

FEDERATION FRANÇAISE DES ETUDIANTS CATHOLIQUES



FFEC.

Fundação Cuidar o Futuro
BULLETIN MENSUEL D'INFORMATION

REDACTION - ADMINISTRATION : 61, RUE MADAME — PARIS (VI^e)

C. C. P. PARIS 1298-11

FEDERATION FRANCAISE DES ETUDIANTS CATHOLIQUES

F.F.E.C.

Fundação Cuidar o Futuro

BULLETIN MENSUEL D'INFORMATION

REDACTION - ADMINISTRATION - 81 RUE MADAME - PARIS (VII)

1970

S O M M A I R E

* * * * *

COMMENT NOS GROUPES PEUVENT-ILS FORMER DES CHRETIENS ADULTES

A. PROST

* * * * *

Tous nous sommes efforcés de dégager l'essentiel des rapports présentés aux diverses rencontres régionales. Les limites mêmes du bulletin nous ont obligés à de nombreuses coupures qui laissent peut-être échapper la richesse concrète et le "style" propre à chacune de ces enquêtes. Nous nous en excusons auprès des groupes. Nous espérons cependant que la convergence très frappante de tous ces témoignages - signe d'authenticité - permettra que chaque groupe retrouve ses préoccupations et ses problèmes et soit aidé dans cette recherche par une réflexion commune.

RAPPORTS PRESENTES A NANTES

Fontevillier
Fundação Cuidar o Futuro

PARIS

STRASBOURG

* * * * *

LA FOI AU DIEU VIVANT

A. BRIEN

LA LITURGIE DE LA SEMAINE SAINTE

F. ROUSSELET

LE MYSTERE PASCAL

VACANCES 1956

* * * * *



COMMENT NOS GROUPES PEUVENT-ILS FORMER DES CHRETIENS ADULTES ?

Tentative pour passer du mythe à la réalité.

x x x x x

On a peut-être trop parlé de la foi adulte sans toujours bien la distinguer de la sainteté. En effet, il ne faudrait pas croire que la foi adulte représente un idéal définitif, achevé, parfait qu'il faudrait acquérir pour s'y maintenir. Ce stade achevé, ultime se confondrait avec la sainteté. La foi adulte est autre chose. Non pas un idéal définitif, un but vers lequel on tend, mais une certaine façon de tendre vers ce but. Elle n'est pas au bout du chemin ; c'est une façon de parcourir ce chemin, c'est une démarche en progrès vers la sainteté. La question que posaient les rencontres régionales de cette année n'était donc pas de savoir ce qu'est un parfait chrétien ; il s'agissait de découvrir l'itinéraire particulier caractéristique d'une façon adulte de tendre vers la sainteté. Nous voudrions ici très simplement partir de trois points qui nous semblent essentiels dans cette façon de tendre vers une foi définitive et achevée pour définir d'une part l'esprit qui doit animer nos groupes et d'autre part les traits qui organiquement doivent traduire cet esprit.

1) Un devenir personnel. Il serait vain de décrire cet itinéraire si nous renoncions à le parcourir. La foi adulte est essentiellement quelque chose qui devient, non pas un "donné" mais un construit. C'est un travail perpétuel qui se situe dans une durée, une "histoire" personnelle. Aussi devons-nous toujours prendre pleinement conscience qu'il n'y a pas de christianisme tout fait que nous pourrions acquérir une fois pour toutes. L'obligation urge en chacun de nous de découvrir son christianisme propre et d'en faire le noyau de sa personnalité par une recherche toujours approfondie. C'est dire que pour parcourir cet itinéraire il faut à chaque personne une énergie propre par laquelle elle tend toujours à aller de plus en plus loin. C'est ici, et non dans je ne sais quelle exhibition spectaculaire que réside la virilité du chrétien adulte. Son courage n'est pas de poser quelques actes héroïques mais de rester fidèle jour après jour, peine après peine, à cette exigence de progrès perpétuel. La "quotidienneté" de son effort marque sa force. Son courage est essentiellement constance, non pas héroïsme surhumain, mais humblement, humainement, permanence dans l'effort.

A ce trait fondamental qui bien souvent n'est pas perçu et encore moins mis en pratique par les uns ou les autres - il faudrait ici faire le procès d'une éducation religieuse par trop statique et qui habitue à se contenter à peu de frais de je ne sais quel christianisme formel et tout fait - correspond un esprit que l'on doit absolument trouver dans nos groupes. Si le christianisme est une marche, si la condition du chrétien est essentiellement celle d'un pèlerin, "homo viator", il faut que l'on sente dans nos groupes une exigence dynamique qui fera prendre conscience de cet aspect fondamental de la condition chrétienne. Exigence dynamique qui est une exigence personnelle. Il faut que dans nos groupes on prenne conscience de ce qu'il y a de toujours plus exigeant dans le christianisme, de cet aspect de perpétuelle remise en question, de perpétuel progrès qui exige de nous parce qu'il nous demande



d'être fidèle et de progresser dans cette fidélité. Si l'on sent en entrant dans nos groupes que l'on a à faire à une "bande" de bons chrétiens qui n'ont ni problèmes ni inquiétude et se contentent facilement de solutions toutes faites à des problèmes qui ne sont pas toujours les plus importants, il serait surprenant que des chrétiens adultes s'y forment. Au contraire, si par son esprit, par toutes ses manifestations le groupe fait prendre conscience à ceux qui le fréquentent de cette exigence dynamique qui est valable pour chacun, alors peut-être ferons-nous les uns et les autres l'effort nécessaire pour devenir des chrétiens adultes.

A ce devenir propre du christianisme adulte, à cette exigence dynamique qui doit traduire dans l'esprit de nos groupes ce souci de devenir personnel, doit correspondre au plan des activités une certaine façon de les réaliser. Si l'on appelle un peu rapidement, et d'un terme très ambigu "structures" les différentes activités de nos groupes en tenant compte de l'idée qui les a fait naître, il faut dire que toute "structure" dans nos groupes doit être une structure de "mise en demeure personnelle". Nous n'avons pas le droit de nous contenter d'une forme d'enseignement, d'une forme de recherche ou d'une forme de prière qui dispenserait l'individu d'efforts personnels. Au contraire, tout ce que nous faisons dans nos groupes doit exiger de chacun une démarche personnelle, tant au plan de la prière qu'à celui de la réflexion ou à celui de l'engagement. Si les structures de nos groupes ne sont pas des structures de mise en demeure personnelle, jamais elles n'habitueront les gens qui fréquentent ces groupes à progresser personnellement dans une foi adulte. Nous devons nous résigner à ne former jamais que des catholiques falots et qui n'auront pas la force nécessaire pour témoigner du Christ auprès des autres.

2) Ampleur des responsabilités chrétiennes. Le mot de responsabilité est souvent vite prononcé. Mais pour peu que l'on se pose sérieusement cette question : "de quoi le chrétien est-il responsable ?", on découvre que derrière ce mot se cache une oeuvre immense à accomplir. Il n'y a rien dont le chrétien ne soit responsable. Créature de Dieu, l'univers entier est appelé à retourner vers lui, et si Dieu seul en définitive accomplira ce retour, nous n'en avons pas moins à y apporter notre contribution, si limitée soit-elle. La responsabilité du chrétien n'a d'autres bornes que celles de l'Eglise et du monde. Peut-être est-on plus aisément conscient de l'ampleur de cette vocation à l'âge étudiant. Toujours est-il qu'à ce stade nous courons un risque majeur. La tâche est si vaste que nous risquons de n'en retenir qu'un vague sentiment, sinon un mot. Or, l'essentiel n'est pas de se sentir confusément ou de se dire responsable mais de l'être réellement. Et pour cela, il faut l'être de quelque chose de précis, de limité. Nous n'avons le droit de nous dire responsables que si nous pouvons préciser de quoi. Le réalisme est ici lié à nos humbles tâches quotidiennes, à ces infimes responsabilités qui nous incombent jour après jour. Plus tard, dans notre métier, la difficulté sera alors de rester conscients de ce que, à travers notre secteur particulier, c'est de l'univers entier que nous sommes responsables. L'équilibre est ici difficile à atteindre notre sens des responsabilités chrétiennes ne doit perdre ni son ampleur ni son réalisme.

L'on attend justement d'un groupe qu'il porte témoignage, auprès de ceux qui y viennent, de cette ampleur réaliste des responsabilités chrétiennes. Notre esprit doit être modelé par cette hantise. En voyant le groupe

se soucier dans tel ou tel de ses membres des questions sociales, des questions coloniales, des questions internationales, des persécutions en Chine, que sais-je encore, le jeune étudiant prendra progressivement conscience que rien dans l'immense monde que nous connaissons n'est étranger à sa responsabilité chrétienne. L'univers mental de la plupart des étudiants est souvent un univers étriqué, rapetissé au cercle étroit des préoccupations personnelles. Il faut élargir les perspectives, faire découvrir l'immensité de l'horizon, parce que de tout cela nous sommes véritablement responsables à travers notre secteur particulier. Ce sens de l'ampleur des responsabilités chrétiennes est le second trait de l'esprit de nos groupes.

Mais cet esprit serait lui-même verbal ou artificiel s'il ne se traduisait dans la vie quotidienne des groupes. C'est pourquoi il faut qu'il y ait dans nos groupes des "structures" d'ouverture au monde et à la profession qui, tout en étant très profondément et très réellement ouvertes aux incroyants soient pourtant des structures du groupe catholique. En effet, la présence d'activités d'information sur des problèmes d'actualité ou des problèmes généraux à l'intérieur d'un groupe catho est une affirmation continuelle et visible de ce que le christianisme n'est étranger à rien. Ces structures sont bien entendu des structures de mise en demeure personnelle. Il ne s'agit pas dans le cadre d'un secrétariat social ou d'un carrefour de discussion sur tel ou tel problème (sécurité sociale, économie de l'Afrique Noire, etc) de donner aux étudiants l'essentiel de ce qu'ils doivent savoir. Là aussi nous devons nous méfier de l'acceptation passive d'un donné "tout fait" qui deviendrait vite un embrigadement partisan. Notre tâche est surtout de créer un souci de plus en plus exigeant d'information personnelle. Il faut amorcer et stimuler une telle démarche sur toutes les questions d'ordre politique, social, international, etc. Et, pour ce faire, il est impossible de se contenter de conférences ex cathedra utiles pour fournir un point de départ mais insatisfaisantes dans la mesure où elles amèneraient à se contenter d'informations toutes faites, où elles donneraient l'habitude d'une paresse servile.

Ainsi donc, cette ampleur des responsabilités chrétiennes dont on doit prendre conscience dans nos groupes doit-elle se traduire sur le plan des institutions par de petits groupes de recherche ouverts aux incroyants sur les problèmes les plus divers.

3) Unité de la vie chrétienne. Nous retrouvons ici, mais sur un plan plus profond, le même trait que nous signalions plus haut en parlant de l'ampleur des responsabilités chrétiennes. Si l'horizon mental des étudiants dont nous avons la charge est très "étriqué" bien souvent, cela est un fait grave du point de vue religieux. Nous avons en effet à être chrétiens à l'endroit où nous sommes. Il ne s'agit pas de nous évader de notre situation historique, familiale, personnelle, mais dans cette situation et par elle d'accomplir notre vocation de laïc. Cette unité profonde caractérise l'adulte chrétien. Or les étudiants viennent très souvent chercher dans nos groupes non pas le point central, la vérité, la personne qui animera toute leur existence, mais au contraire une culture religieuse, une liturgie, une "alimentation" pour un secteur particulier de leur vie. Le "compartimentage" si souvent dénoncé dans les rapports de diagnostic joue ici à plein.

Il faut donc dans nos groupes lutter perpétuellement contre cette tentation. Y succomber serait former des pratiquants qui se trouvent avoir par ailleurs une insertion réelle dans la société, non de solides laïcs. Or cette union de



La foi et de la vie qui paraît une évidence est en réalité ce qu'on a le plus de mal à faire comprendre. La vie spirituelle est très souvent identifiée à une somme de pratiques religieuses : la messe, plus la confession, plus la prière, plus l'examen de conscience, plus le cours des aumôniers. Mais cette somme d'activités juxtaposées n'a pas grand chose à voir avec la vie spirituelle. Si les mots ont un sens, la vie spirituelle c'est d'abord et avant tout la vie de l'Esprit Saint en nous. C'est très exactement la vie de la Grâce, la vie qui nous unit au Dieu révélé par Jésus Christ, qui fait de nous véritablement les fils adoptifs du Seigneur. Dès lors que nous vivons de cette vie tous nos actes même les plus humbles sont spirituels. Toute notre vie est vie spirituelle. Il n'y a plus deux domaines séparés mais un perpétuel effort pour les unir dans l'Amour premier du Seigneur qui nous constitue. Or toutes les fois que nous essayons de faire un effort - et cet effort est très valable - d'approfondissement "spirituel", nous avons la tentation de le séparer de notre vie quotidienne, de notre existence toute simple. Il faut dès lors que dans nos groupes il y ait pour lutter contre cette tentation un esprit et des structures qu'il faut maintenant essayer de préciser.

Cet esprit ne peut guère être éclairé autrement que par la collaboration d'une équipe de responsables qui ont eux-mêmes personnellement réalisé que tout est en son fond religieux. Il faut par de petites choses qui en sont le signe, par telle ou telle intention de prière qui manifeste que le monde entier est présent dans la prière du chrétien, nous habituer à ne pas élever de frontière, de cloison étanche entre la vie spirituelle (au sens restreint de prière et sacrements) et vie tout court. Sinon la vie est mutilée n'ayant pas ce qui l'achève et la fonde, et la vie spirituelle risque d'être une évasion.

Mais si les responsables laïcs ont ici un rôle à jouer, force nous est de reconnaître qu'ils sont, par rapport au prêtre, dans une situation privilégiée en quelque sorte. Par vocation, le prêtre pense que la seule chose importante est l'annonce de la parole de Dieu - et de fait, c'est certainement la chose la plus importante. Mais pour un laïc, il y a aussi d'autres choses importantes : sa vie quotidienne, ses études, ses soucis professionnels, ses amours, ses tâches, ses joies, ses peines ; tout cela a pour lui une valeur et demande à être pris au sérieux. Je me permets de le dire très simplement, parfois nous ne rencontrons pas chez nos prêtres une compréhension vraie de ce qui fait que cela est effectivement important et doit le rester pour un chrétien. La relation à Dieu ne minimise pas ces choses, elle les situe dans leur juste perspective et nous oblige à les purifier.

C'est tout le problème du dépassement de la morale qui se trouve ici posé. On a opposé la morale et la religion, et insisté sur ce fait incontestable que le christianisme est une religion. N'y a-t-il pas danger que certains l'entendent comme une dispense accordée au chrétien de reprendre quotidiennement son existence pour chercher à la rendre meilleure ? Le christianisme n'est ni une morale ni moins qu'une morale, c'est davantage. On ne saurait imaginer qu'il laisse subsister en dehors de lui un comportement quotidien qui lui serait étranger puisqu'il l'anime.

Sur le plan des structures maintenant, la place privilégiée de la liturgie et de la réflexion personnelle reste primordiale, mais une double difficulté se présente. Il faut que de telles activités soient une mise en demeure personnelle, ce qui est assez simple : la solution des petites équipes de réflexion spiri-

tuelle semble satisfaisante. Mais il est plus difficile, lorsqu'une demi douzaine de chrétiens se trouvent réunis autour d'un texte d'évangile, de faire que leur réflexion religieuse soit véritablement appropriée à leur condition, soit une réflexion religieuse de laïc. Or pour cela, des paroles vagues et plus ou moins moralisantes sur la nécessité de la prière ou de la charité fraternelle ne suffisent pas. Chacun d'entre nous a l'impression non seulement de connaître - mais ce qui est plus grave et plus contestable - de pratiquer cela depuis son enfance. En revanche, comprendre intellectuellement, par un effort de réflexion, comment se situent l'amour du prochain et la prière, comprendre où se situe dans notre vie quotidienne ce refus de la prière ou de l'amour des autres, nous amène peut-être à mieux prier et aimer davantage. Il ne faudrait pas, sous prétexte d'approfondissement spirituel, que l'on se contentât de banalités rapides, tièdes et fades qui finalement n'ont rien à voir ni avec la parole du Seigneur qui est autrement plus exigeante dans la vie quotidienne, ni non plus avec la réalité de notre vie humaine.

Certes, il ne faudrait pas que l'effort de cette année pour une formation de chrétiens adultes dans nos groupes nous fasse oublier qu'à côté de nos groupes, en dehors d'eux, il y a des incroyants qui attendent que la parole du Seigneur leur soit annoncée. Il ne faudrait pas qu'un souci pédagogique, si justifié fût-il, fasse oublier un souci apostolique primordial. Et peut-être faudrait-il que dans nos groupes, à quelque propos que ce soit, on prit conscience à la fois de la nécessité de l'apostolat et de ce qui fait la spécificité de l'apostolat des laïcs. Mais le problème ne serait-il pas de lui-même résolu si les chrétiens que nous formons étaient véritablement ces chrétiens adultes, peut-être un peu mythiques, dont on a tant parlé : des chrétiens pleinement unifiés par leur foi, pleinement responsables de l'Eglise et du monde à travers leur secteur particulier d'existence, des chrétiens en marche.

Fundação Cuidar o Futuro

Dans cette unification, dans cette prise de conscience toujours plus vaste des responsabilités d'un chrétien se forge finalement un adulte, proche de ses frères tout en étant chrétien. Alors peut-être le problème de l'apostolat se trouve-t-il résolu sans avoir même été posé, tout naturellement. Nous serons spontanément amenés à vivre en chrétiens, à parler quand il faudra parler et à nous taire quand il faudra nous taire, à être tout simplement donnés au Seigneur en faisant sa volonté tous les jours et par là même à rendre témoignage de Lui devant les hommes. Un chrétien pleinement adulte n'est-il pas, au fond, celui qui rend le meilleur témoignage ?

Antoine PROST



Cette étude n'est que la synthèse des rapports qui nous sont parvenus de Nantes, Angers, Bordeaux, Poitiers, Tours et Rennes. Chacun de ces rapports avait un caractère particulier qui ne paraîtra pas toujours nettement dans mon topo, mais j'ai essayé d'en garder le maximum d'idées.

Je reprendrai le plan adopté par Rennes, non parce qu'il est meilleur en lui-même, mais parce qu'il est commode et va nous permettre d'introduire les autres rapports. Nous distinguerons donc, en simplifiant les choses :

- les chrétiens fervents
- les "assez bons" catholiques, qui sont souvent des chrétiens "en perte de vitesse".
- ceux qui ne sont plus du tout chrétiens ou qui sont incroyants.

I - Les chrétiens fervents.

Pour voir ce qu'est un chrétien "fervent", nous avons relevé les notes dominantes et les éléments caractéristiques de sa foi. Ce sera une première partie. Dans une seconde nous découvrirons qu'en accentuant trop un aspect de la foi on peut être conduit à négliger des points essentiels et nous appellerons ces déficiences des infantilismes.

A) Trois aspects de la foi dominant dans les témoignages que nous avons reçus, mais ils ne sont presque jamais relevés tous ensemble. Les chrétiens vivent donc plus spécialement ou exclusivement de l'un d'eux.

1/ Les uns voient dans la foi l'amour d'une Personne, le Christ. Cet amour peut être présenté comme singulier et unique dans la vie humaine. "Ma foi est la pleine satisfaction de mon besoin d'amour exigeant, exigeant parce que je n'ai jamais pu aimer n'importe qui ou n'importe quoi sans aucune raison sérieuse sous prétexte que j'ai besoin de compréhension et d'intimité."

Les chrétiens ont tendance à insister uniquement sur la charité à l'égard de Dieu et dans cet esprit notent la valeur du silence. "Le silence qui est un repos dans l'enchaînement infernal des soucis quotidiens, mais qui permet également de découvrir Dieu".

2/ D'autres insistent sur la charité envers les autres, qui permet de s'oublier et d'éviter les sentimentalités dont ils se méfient.

3/ D'autres voient dans la foi l'unification de la vie. On note la valeur primordiale d'une vie spirituelle intense pour répondre aux exigences de sa foi et pour pouvoir témoigner en tant que chrétien.

Comme on le voit, ces chrétiens cherchent des valeurs authentiques dans la foi, des aspects essentiels. Il faut le dire nettement, même si leur foi a beaucoup de déficiences, même si leur recherche semble souvent difficile.

B) Voyons maintenant justement les déviations de la foi des chrétiens "fervents". Nantes a donné 3 grands mots en -isme qui définissent bien les principales.

1/ Sentimentalisme. Beaucoup de chrétiens établissent leur religion sur des bases purement sentimentales, en négligeant toute recherche intellectuelle, consacrée exclusivement à l'étude des connaissances humaines. "Lorsque je communie, cela ne me fait plus rien. A l'âge de 15 ans, Dieu m'a laissé tomber". Pour beaucoup, la religion ne dépend que du prêtre qu'ils fréquentent. "Ce curé est formidable, tout va bien ; ce curé n'est pas formidable, je perds la foi". Lorsque ce romantisme religieux n'est plus alimenté par des émotions, tout s'écroule.

Nantes parle donc de "romantisme religieux". Si on analyse ses causes, il faut surtout voir une déficience dans l'ordre doctrinal, un manque d'approfondissement de la Révélation, du dogme, de toutes les vérités de la foi.

La prière provoque parfois un repli sur soi, on a l'impression de vivre dans un univers à part, dans un monde privilégié où l'on est coupé du bruit. Pour la communion, on cherche à s'unir au Christ pour que "cela aille mieux". S'il n'y a pas seulement la recherche d'un sentiment de bonheur à avoir le Christ en soi, on demande surtout une solution à ses problèmes intérieurs. On cherche la foi pour soi, mais pas pour la communiquer aux autres. Les préoccupations des autres sont pratiquement absentes. Pour la confession : "on ne va au confessionnal que lorsqu'on a un lourd fardeau". On insiste sur le sentiment d'accablement, sans découvrir clairement la présence du Christ. On se reconnaît pécheur mais on connaît mal le péché. On met l'accent sur le sentiment de libération qui est une toutes les dimensions du sacrement, du signe divin.

2/ "Compartimentage" de la religion. Une autre tendance consiste à séparer soigneusement la vie pratique de la vie religieuse. On reproche aux chrétiens d'être des gens comme les autres, qui sont religieux le dimanche matin. Le compartimentage que signale Nantes consiste donc à séparer la vie religieuse du reste de la vie, ou bien à ne voir qu'un élément de la religion, le plus souvent l'aspect moral.

Bordeaux note le cas d'une fac où la majorité des étudiants est catholique mais ceux-ci ne se préoccupent pas de témoigner de leur foi. Personne n'a honte de son christianisme, mais "pourquoi en parler, les autres ne paraissent pas faire cas de ces opinions toutes naturelles qui ne sont pas à mêler à la vie quotidienne ?"

Mais la plupart du temps, pour les catholiques "fervents", c'est sous des formes plus particulières et plus subtiles que s'opère ce compartimentage. Angers note que dans la prière, la zone intellectuelle n'est pas présentée au Christ : pour les garçons, nos élucubrations en politique, pour les filles, nos rêves, notre vie sentimentale.

Angers remarque encore que dans les études et la préparation d'un métier, tous voient d'abord une satisfaction de l'esprit, de leurs goûts, et l'ardent désir du diplôme les pousse. Beaucoup envisagent l'intérêt à venir : avoir une personnalité qui permettra une vie pleine et un don enrichissant pour les autres. Quelques uns ressentent immédiatement un besoin d'ouverture au monde.



Ce que les étudiants recherchent dans la profession qu'ils exerceront ? La plupart des filles l'envisagent comme quelque chose de temporaire, comme une garantie d'avenir. Aux écoles féminines, on sent le fait d'une vocation sociale et même spécifiquement féminine. Chez certaines, on entrevoit les exigences qu'en dehors même de la profession, le privilège des études impliquera dans la vie.

Pour les garçons, c'est tout d'abord gagner sa vie dans la ligne de ses goûts. Dans les facultés, on voudrait faire passer à autrui la vérité que l'on a cru découvrir. Dans les écoles, on vise une action plus directe sur la Cité. On voit aussi dans la profession un moyen de fonder une famille et de permettre à ses enfants d'accéder à un certain niveau social.

De la même façon, dans l'étude qui a été faite à Rennes sur l'action, beaucoup ne voyaient pas du tout comment la foi avait à intervenir dans leurs études, dans le choix de leur métier, comment le plan de Dieu se réalisait par notre vie intellectuelle et plus tard par notre vie professionnelle.

3/ Défauts dans l'action. On peut distinguer sommairement deux catégories de gens :

- Ceux qui agissent et se moquent plus ou moins du reste.
- ceux qui sont au seuil de l'action mais s'arrêtent là.

Ces deux attitudes sont stigmatisées par deux témoignages :

Bordeaux : Un étudiant d'origine modeste se trouve littéralement obsédé par les difficultés qu'il a rencontrées et les misères qu'il a côtoyées ; et ce qui le préoccupe c'est de trouver un remède à cette misère mais il se moque de la formation religieuse personnelle.

Nantes : Dernière catégorie de l'infantilisme : l'activisme. Beaucoup de chrétiens, en particulier les troupes de choc engagées dans le scoutisme, l'Action Catholique, sont tellement habitués à s'entendre dire "pas de baratin, des actes" qu'ils finissent par ne plus considérer que l'action, sans distinguer l'infrastructure chrétienne, d'où l'activisme sur lequel il est inutile d'insister, d'où les passions, les querelles entre mouvements, que le militant fait siennes, d'où surtout la recherche de l'efficacité envers et contre tout. On voit certains militants essayer de conquérir un amphî tout entier à la foi pour qu'en six mois tout le monde chante ensemble la gloire de Dieu.

A l'opposé, les gens qui voient la nécessité d'agir mais s'analysent, se jugent incapables et finalement, par pessimisme sur leur valeur personnelle, n'agissent pas.

à Rennes : Un étudiant comprend la nécessité de témoigner en tant que catholique, mais, dit-il "je doute de la valeur de mon action et de son efficacité à cause de mes défauts et de mes imperfections, on ne donne que ce que l'on a. Avant de porter témoignage, il faudrait d'abord être saint soi-même."

Un autre hésite à prendre un engagement qu'il croit nécessaire et décisif. Mais il voudrait des connaissances doctrinales et des preuves de la vérité de sa foi. Poussé par son milieu à être chrétien, il veut prendre une décision libre ; il y a chez lui une très grande inquiétude qui risque de n'être pas satisfaite par les raisons intellectuelles qu'il cherche. Il ne sent pas clai-

rement que la foi est l'adhésion à une personne, une adhésion toujours gratuite il répète souvent qu'il a peur de l'engrenage et des exigences ultérieures qui se découvriront.

II - Les "assez bons" catholiques.

Toutes ces caractéristiques ou ces déficiences, nous les retrouvons chez les "assez bons" catholiques qui constituent le 2ème groupe. Mais chez eux, les valeurs de la foi, amour, charité envers les autres, sont considérablement atténuées, et d'autre part les infantilismes sont accentués.

Puisque c'est l'étudiant que nous cotoyons le plus souvent dans nos amphis, on peut en donner les traits essentiels. Voici à grands traits, le portrait d'un étudiant. "S'il fallait faire tout ce que dit l'Évangile et se soumettre à toutes ses exigences, on n'en finirait plus". Il lit très peu l'Évangile, garde sa foi comme une survivance de l'enfance. Il change souvent de confesseur et va à la messe du dimanche la plus courte. N'étant pas porté par nature à une vie spirituelle très intense (qu'il laisse aux curés et aux bonnes sœurs), il préfère se consacrer à des services sociaux. D'une famille profondément chrétienne, il restera sans aucun doute catholique toute sa vie.

Le chrétien est envahi par le formalisme, notamment dans sa notion du péché. Il reste tout de même dans sa foi une constante référence à Dieu. Dans un témoignage, on note que la religion devient une sorte de code pénal où l'on craint les sanctions. Ou bien on considère la religion comme une morale en forme de règlement de police, conscience morale généralement sexuelle du reste: "Je suis chaste, donc je n'ai rien à dire, ce n'est pas la peine de se confesser". On arrive ainsi à des chrétiens toujours sur la défensive, obsédés par le péché et sans idéal autre que de ne pas tourner la tête à l'Église et de ne pas manger de viande le vendredi.

Mais il faut tout de même remarquer que ce chrétien continue à se référer à Dieu, de façon habituelle, et ce peut être un élément à ne pas négliger. Une évolution est peut-être plus facilement possible sous diverses influences, notamment le témoignage de vrais chrétiens (par exemple les pèlerinages d'étudiants comme Chartres).

Essayons de voir diverses causes de ce formalisme et de cette tiédeur.

a) Des causes extérieures.

- le confort, l'indifférence aux problèmes spirituels aussi bien qu'humains.
- l'accaparement par le travail qui est capable de prendre parfois le pas sur tout le reste. A ce point de vue, les étudiants ont perdu le sens du dimanche. C'est une journée comme les autres en dehors de la Messe, on travaille de la même façon et sans se poser de question sur l'aspect sacré du dimanche.
- pour les jeunes peut jouer un sentiment de libération à l'égard de la pratique religieuse du secondaire et ils en viennent à réduire leur foi au strict minimum.
- le retard de l'Église au point de vue social
- l'orgueil et le respect humain.



b) Causes plus intérieures à la foi :

- la foi conçue comme une philosophie ou comme un humanisme et manquant par là même de vigueur. La tentation de l'humanisme peut d'ailleurs se trouver chez des catholiques fervents, surtout chez les littéraires. "Préoccupé d'épanouir toutes ses virtualités humaines, on fait passer Dieu en second ; on pourrait presque parler d'un esthétisme. Spécifiquement littéraire encore : celui qui recherche la poésie et surtout cela dans la Bible."
- une cause plus importante serait la routine et le glissement progressif vers la tiédeur. On atrophie lentement et progressivement le message évangélique parce qu'on n'ose pas et ne veut pas le regarder en face.
- l'indifférence à la foi parce qu'elle ne suscite aucun appel. C'est probablement le fond du problème pour la majorité des cas. La religion n'a jamais été présentée ou comprise comme une religion de vie, comme un appel d'une personne, notamment dans les années de jeunesse et d'adolescence. (cf Père Brien)

Toutes ces diverses influences ne jouent pas pareillement à tous les stades de la vie étudiante ; notre vie religieuse évolue comme notre vie intellectuelle. On peut dire en résumé que l'étudiant qui n'a pas entendu un appel personnel et vivant du Christ a une foi de plus en plus infantile, les choix qui se présentent à lui (profession, foyer, etc...) risquent d'être totalement étrangers à sa foi.

III - Ceux qui n'ont plus la foi.

Un incroyant fait deux reproches : le catholicisme est incapable de faire l'unité de toute une vie (certains domaines comme la politique, les études en sont coupés). Le catholicisme autour de lui ne suscite aucun élan. Les chrétiens sont aussi médiocres que les autres. Plutôt que de pratiquer des rites dont il ne voit plus le sens, il s'abstient. Il a cependant parfois la nostalgie du catholicisme comme une solution à certains grands problèmes.

De cette synthèse des rapports de l'ouest, nous pourrions tirer deux conclusions. Tout d'abord, nous ne connaissons pas les incroyants et très mal les chrétiens dont la foi est tiède et languissante. Or ne devrions-nous pas avoir un souci plus grand de ces étudiants qui ne vivent pas du Christ ? N'est-ce pas l'une des tâches essentielles de nos groupes d'aller à ceux qui n'ont pas la foi ?

D'autre part, nous sommes tous atteint par une série d'infantilismes dont le plus grave semble être le "compartimentage". Il faut en voir nettement l'importance et la gravité : nous avons le devoir de fonder le Royaume de Dieu, mais offrons-nous aux incroyants un visage qui les attire parce qu'il est celui du Christ ? Cela exigerait sans doute de notre part une "metanoia", la conversion du coeur et le retournement complet de notre être ; peut-être aussi une réflexion plus ample sur l'unité de notre vie familiale, professionnelle de demain.



Du rapport présenté par Montpellier, synthèse des réponses faites par les différents groupes venus à la rencontre des 11 et 12 février, nous avons détaillé les passages suivants relatifs à la prière, aux vertus de pauvreté et d'obéissance et au sacrement d'eucharistie.

La prière, d'une façon générale, semble difficile à réaliser pleinement, moins sans doute par manque matériel de temps que parce que nous sommes trop "encombrés", que nous manquons de calme intérieur et de concentration. Il y a, disent certains, opposition entre l'intériorité nécessaire à la prière et la tendance à l'extériorité dans la vie du monde.

Cette agitation même au milieu de laquelle nous vivons peut cependant nous conduire, par réaction, à rechercher dans la prière le sens à donner à notre action. Il peut sembler que pour garder notre liberté nous devions refuser de nous engager, de nous lier. Mais, comme le souligne une réponse, "on se rend compte alors que n'être pas engagé, c'est être soumis à toutes les influences, ne pas être maître de soi alors que prier c'est s'engager mais c'est aussi choisir librement sa voie. En nous engageant dans la prière nous cherchons la liberté". Une telle prière échappe alors aux fluctuations du sentiment, elle peut durer même pendant ces périodes de froidure, d'indifférence ou de honte où nous ne ressentons ni l'envie ni le besoin de prier. Dans les périodes de difficultés religieuses, et pour peu qu'il s'y ajoute des empêchements matériels vis à vis de la prière liturgique, la prière à un moment déterminé de la journée risque de devenir en effet la seule possible.

Intégrer vraiment dans la prière notre action et notre vie dans le monde reste néanmoins une des principales difficultés. On reconnaît volontiers la nécessité d'une telle intégration. "Je ne crois pas, écrit même quelqu'un, que la prière soit possible si un seul domaine de notre vie en est exclu." Mais en fait le monde apparaît souvent d'abord en opposition à Dieu et il reste toujours difficile d'y retrouver le Seigneur par la prière, d'y voir la manifestation cachée de Dieu et d'accorder aux exigences divines la vie que nous y menons".

En ce qui concerne la réflexion sur les vertus de pauvreté et d'obéissance, il est manifeste que le problème de la pauvreté évangélique se pose avec acuité, même si l'on finit par refuser cette exigence sous prétexte d'une nécessaire "présence au monde", ou par résoudre le problème en parlant d'une "pauvreté en esprit" dont le sens et la portée restent indéterminés. Le danger de cette façon de voir est cependant apparu. "Nous héritons pour la plupart, écrit-on dans un des rapports, d'un ordre bourgeois et aisé contre lequel nous sommes bien résolus à réagir une fois indépendants. Mais par le fait même de nos études nous nous préparons des situations confortables auxquelles nous laisserons prendre". Aussi certaines réponses insistent-elles sur la nécessité de vivre dès maintenant, même si nos moyens financiers nous permettent d'éviter cette expérience, au dessous d'un certain seuil d'aisance au delà duquel la pauvreté en esprit n'est plus possible, au delà duquel, par conséquent, nous ne sommes plus disponibles pour coopérer réellement à l'oeuvre du

Christ en nous et dans le monde.

La réflexion sur l'obéissance semble avoir été moins poussée. Très peu, semble-t-il, s'élèvent, au delà d'une obéissance machinale, à une conception plus profonde de l'obéissance comme "exigence d'amour" ou comme "recherche en tout de la volonté de Dieu". Personne ne semble considérer l'obéissance librement voulue, active et constructrice en sa valeur profonde d'engagement personnel et susceptible d'épanouir la personnalité chrétienne totale.

Les réponses faites sur

Les réponses faites sur la Messe et l'Eucharistie frappent souvent, comme le signale Marseille, par leur caractère "psychologique". On reste sur le plan de l'impression, de la sensibilité en s'élevant peu au plan de la foi et de l'intelligence dans la foi, en se posant peu de questions sur la réalité même du mystère. Trop souvent la formation reçue au temps des études secondaires a insisté sur le commandement plus que sur le lien de la Messe au geste du Christ et aux gestes des hommes. Ou, si cet enseignement nous a été donné, nous avons de la peine à l'assimiler. Aussi ce lien n'existe pas encore d'une manière habituelle et réelle, et l'offrande de la prière "des hommes du monde entier" paraît souvent un peu théorique. Si le sens de l'"Ite Missa est", si la liaison entre la messe et l'apostolat est maintenant généralement connu, l'apostolat reste surtout compris comme un geste individuel d'aide pratique aux autres, peu comme une participation à la mission de toute l'Eglise, et la messe est avant tout pour certains un secours moral qui aide à être plus généreux. Nous avons peu l'idée de lier nos joies à nos messes. Et si personne ne découvre le vrai sens du mot "eucharistie", c'est peut-être que la vie moderne ne connaît pas l'action de grâce, qu'elle est tout entière tournée vers l'action humaine, à partir de nos propres données, de nos propres forces, de nos propres expériences.

Au total, ce qui frappe dans ces réponses sur la prière, la pauvreté et l'obéissance, la messe et l'eucharistie, comme dans celles qui ont été faites sur la pénitence, c'est, malgré un effort de réflexion, la prédominance du retentissement psychologique et un sens souvent trop faible de la réalité "ontologique" des sacrements.



HOMME ADULTE ET FOI ADULTE

Rapport de Paris

Le but des groupes est essentiellement d'amener chacun à prendre conscience de la volonté que Dieu a sur lui. C'est donc vers une réponse très personnelle au dessein de Dieu que devront être tournés tous les efforts. Ce qui exige certaines qualités : il s'agit d'engager le tout de l'homme et d'un homme réel. En fait, ce pouvoir de s'unifier et de s'adapter au réel est exactement la vertu où se reconnaît un homme adulte. La correspondance ne doit pas nous surprendre, car la volonté de Dieu est bien là : nous rendre de plus en plus homme. Le croyant et l'homme adulte peuvent donc se définir l'un par rapport à l'autre : tous deux vont dans le même mouvement, vers toujours plus d'humanité, donc plus de foi et de divinité.

C'est pourquoi, cherchant les moyens pour amener chacun à donner à Dieu une réponse aussi pleine et complète que possible, nous avons été amenés à définir d'abord cet état limite, qui peut assurer le mieux la qualité, la plénitude de la réponse, c'est à dire la foi adulte.

C'est donc d'une référence à l'homme adulte, dont nous voyons le comportement et la psychologie, que nous partirons pour définir la foi d'un chrétien adulte.

Fundação Cuidar o Futuro

I - Le but à atteindre.

A) L'UNITE.

"L'homme naît multiple, il tâche de mourir un", dit Valéry. La marche vers l'unité est avant tout une conquête, pour parvenir à un seul visage ; l'homme adulte ne varie pas selon les situations, selon les occasions, il ne se remet pas en question à chaque expérience. De même la foi du chrétien adulte le prendra tout entier. Si la foi prenait seulement un côté de notre personnalité, sentimentalité, intellectuel, dynamisme, elle serait à la merci d'un brusque emballement ou d'une déception, elle serait intermittente. Dans cette foi, Dieu apparaîtrait comme un moyen plutôt qu'une fin : il servirait à combler une sensibilité romantique, un désir de logique ou bien à satisfaire un débordement de vie ou un désir d'activité. Il servirait surtout à apporter au croyant une sorte de sécurité : le reste de la vie ne se ressentirait en aucune sorte de la croyance en Dieu, mais on prendrait quelques mesures d'adoration pour plus de sûreté. Dans ce compartimentage de la vie, Dieu apparaît comme une question à part : il faut opter pour ou contre elle, sans que l'on sache trop pourquoi. Cette attitude prend, dans nos groupes, des formes plus subtiles mais la question demeure posée : combien d'étudiants ont-ils vraiment lié leurs études, leur ami, leur famille et Dieu ?

Au contraire, le chrétien adulte assumera la responsabilité de l'ensemble de sa vie. Ce n'est pas comme une succession d'actes bons et d'actes mauvais, entre lesquels il ne se passe rien, qu'apparaîtra sa vie de foi : chacun des

moments de la vie apparaîtra comme engageant l'ensemble de la vie humaine. Dans cette continuité, chaque instant est le résultat, la récapitulation du passé et présage la fidélité pour la suite. Pas d'instant pour rien, tout compte, tout est réponse ou distraction par rapport à la volonté de Dieu. Pourtant le chrétien adulte vit dans le présent ; l'affrontement de l'heure compte seul pour lui ; c'est un homme quotidien qui ne réserve pas sa générosité pour des moments d'exception.

On le voit, l'expression de l'unité dans la foi du chrétien adulte est la fidélité, cette fidélité patiente, obéissante, sans éclat, que l'on trouve si rarement dans nos groupes. Au mieux, nous débordons d'enthousiasme, et seulement d'enthousiasme.

De même, le croyant adulte a su intégrer dans sa vie l'échec et la contradiction. On se réfugie souvent dans les attitudes non chrétiennes de désespoir, de scepticisme, d'ironie, d'abandon de sa propre vocation pour la chasse au bonheur. Dans la vie de nos groupes, l'incompréhension des autres, les contradictions, les difficultés à se rencontrer, à communier peuvent engendrer aussi ce scepticisme ou le refus de voir la réalité. Il s'agit de surmonter les échecs, non d'en prendre son parti, de se résigner, mais de faire face à son péché sans retour en arrière.

Ainsi, c'est bien l'unité que réclame la foi adulte chez le croyant. Mais il est nécessaire de voir que la foi elle-même va provoquer le mouvement unificateur. Comme chez l'homme adulte, on constatera l'unité, mais bien plus profonde, c'est à dire susceptible d'aller bien plus loin. L'une des tâches fondamentales que devront réaliser nos groupes sera de donner à chacun des convictions et les conditions d'une telle unité.

B) L'ADAPTATION AU RÉEL

En même temps que cette unité, le second trait qui caractérise l'adulte est son adaptation au réel : avant tout aux relations humaines. Il faut savoir faire société avec son ami, puis dans sa famille, élargir à son milieu, à sa profession, enfin à la nation et au monde. L'adulte sait donc se placer au plan des grands ensembles, au plan des causes. Mais cette ampleur de vues n'a été possible que parce qu'il est parti d'un secteur très réel et nécessairement étroit. Il est allé du plus petit au plus grand. Mais à un élargissement de vues, à une conception toujours plus grande des ensembles et des causes correspond une application toujours plus précise et efficace de son action.

Le chrétien adulte ne sera pas un évadé (au delà de son corps, au delà de l'histoire), parce que la foi constitue une option devant tout. C'est elle qui donne un sens nouveau et profond à toute la réalité humaine. Parce qu'elle multiplie les difficultés et les questions, on n'en tire aucun confort, aucune sécurité. Elle est conscience et combat. Elle est question. En même temps, elle décentre le chrétien de lui-même pour l'inscrire dans le plan de Dieu sur les hommes et sur le monde. Elle est oblation.

En prenant conscience, le chrétien aura le sens de sa vocation dans le monde. Il ne s'agit plus de sa sécurité personnelle. La vie est un service : service de Dieu, service des autres. Dans quelle mesure l'action de nos groupes correspond-elle à l'urgence de la collaboration humaine au plan de Dieu sur le monde ? Les étudiants de nos centres considèrent-ils vraiment leur compétence professionnelle comme un service et une présence au monde du dessein divin ?

Après cette définition de la foi adulte, on voit mieux le but auquel



doivent tendre nos groupes. Ceux-ci doivent tout engager pour permettre à chacun d'aller conformément à la volonté de Dieu. En tenant compte du rythme de chacun, de son tempérament, de l'occasion tous doivent être mis en mesure d'assurer cette fidélité active et intelligente à Dieu.

II - Obstacles et Moyens.

A) LES MOYENS DE FACILITE

Il existe cependant une série d'écueils à la réalisation de cet idéal de foi qu'il faut signaler en même temps qu'il est nécessaire de définir les moyens que nous avons à notre disposition pour les éviter.

Le plus grand obstacle est le recours aux moyens de facilité les plus employés dans nos groupes. Par exemple la tendance à nous situer au niveau des emballements, non des convictions. La foi n'est alors qu'une chiquenaude de départ et les emballements sentimentaux ou intellectuels sont sans suite parce que ne mordant pas sur la vie. C'est céder à une attitude de scepticisme. Il est vrai que les étudiants ont peu de personnalité, on peut leur faire penser ce qu'on veut, ils sont avides de nouveautés, de slogans, ils sont lourds à déplacer sans enthousiasme. Mais c'est abandonner la partie que de renoncer à faire dès maintenant à chacun, quelles que soient les difficultés, l'apprentissage d'une foi adulte.

Parfois la tentation est apparemment contraire : elle est de rejeter dans le futur l'exercice d'une foi adulte. Plus tard, lorsque nous serons mariés, munis d'une profession, nous serons des chrétiens solides, aujourd'hui nous ne pouvons rien faire. Le conditionnement d'une foi adulte n'est pas réalisé dans une vie d'étudiant, c'est vrai. Mais il est faux de dire qu'il n'y a pas dans la vie d'étudiant de quoi faire déjà, tout de suite, l'apprentissage de cette foi.

On risque également de se satisfaire d'une foi collective, au détriment d'une réponse personnelle. C'est ce qui se passe si le groupe, par une activité débordante, par un enseignement de la foi plaqué sur la vie et non à partir des réalités ou par des recettes spirituelles de semaine en semaine, se maintient dans une éphémère et toute collective ferveur. Ce n'est plus moi qui prie, qui croit, qui répond, c'est le groupe qui répond pour moi. Je suis comme dispensé de la foi. La fidélité personnelle ne va-t-elle pas être étouffée par l'organisation même du groupe, par ses activités qui sembleront parfois n'avoir aucune prise sur la vie propre de chacun. Les structures d'un groupe ont toujours tendance à s'amplifier et à se scléroser, c'est à dire perdre leur but primitif : les organisations, les manifestations, les mouvements d'ensemble se multiplient, ils sont un signe de puissance. Par une réponse collective, impersonnelle se trouve ainsi remplacé l'accomplissement de la volonté de Dieu, cette connaissance de Dieu, cette obéissance à Dieu auxquelles nous conduit toute notre foi.

B) MOYENS VERITABLES

Les écueils ne sont pourtant pas insurmontables. Nous disposons de moyens véritables qui sont de faire acquérir à chacun ces convictions par lesquelles

une vérité est rendue certaine en nous, parce qu'on l'a vérifiée, expérimentée, on y a réfléchi, on en vit. C'est par une formation spirituelle authentique que l'on parvient à ces convictions. Dans l'effort pour connaître Dieu, nous devons conjuguer la réflexion, l'intelligence et la vie.

L'enseignement doit donc partir des problèmes qui se posent et non d'une pensée élaborée et lointaine. Par l'enseignement, se retrouvera l'unité du credo. En même temps, du donné il faut faire jaillir la réflexion. A son tour, cette réflexion et la connaissance dogmatique permettent de replacer le donné dans la foi. C'est la condition pour faire oeuvre vraiment théologique et non une répétition abstraite de quelques grands thèmes.

Les convictions une fois acquises conduisent à susciter les réponses personnelles que Dieu attend de nous. A cet effet, l'enseignement doit être complété par une méditation de l'Écriture en petites équipes. Le contact, la conversation de personne à personne sont un stimulant à la méditation personnelle, une aide réciproque, éclaircissement ou témoignage. Ces confrontations sont également nécessaires dans la mesure où les réponses doivent absolument être réelles sur des problèmes réels. D'une telle méditation naîtra une intimité avec le Seigneur, qui transformera jusqu'au moindre de nos actes et fera la solidité et la ténacité de notre foi.

On le voit, il s'agit de ne pas sacrifier des personnes aux organisations. Non que celles-ci soient mises en cause. Au contraire, une action d'ensemble est nécessaire et urgente, mais à deux conditions : toute action du groupe doit être en rapport avec la démarche personnelle qu'effectue chacun vers Dieu. Elle doit être rejetée si elle entrave, d'une façon ou d'une autre, cette démarche. Par exemple, si la préparation et l'organisation d'une action mobilisent toutes les forces, rendant impossible toute formation spirituelle sérieuse. En second lieu, toute action traditionnelle dans un groupe doit être remise en question au nom des personnes qui fréquentent actuellement ce groupe. Des héritages ne doivent pas être acquis une fois pour toutes. De toutes façons il faut toujours maintenir la distinction entre les structures essentielles et les structures occasionnelles, tenant à une circonstance ou au tempérament d'un dirigeant.

Il est aussi indispensable d'établir une liaison très étroite entre l'étudiant et le membre d'un centre. Le même individu ne peut être deux personnages. Sa foi doit intégrer sa vie d'étudiant. C'est son milieu, sa réalité, parfois la seule. Cette réalité confère un devoir de compétence : ce sera notre profession. Le sérieux dans nos études, le sérieux de notre vie, le sérieux de notre foi ne sont qu'un seul et même sérieux. Nous avons sur place le moyen de commencer à être des chrétiens adultes.

Comment dans nos groupes allons-nous permettre cette compétence ? Certes, il y a un équilibre que chacun doit trouver, mais il faut lui laisser du temps, le laisser réfléchir et devenir autonome. Le problème doit être de l'action missionnaire et non une simple question de réussite en fin d'année.

Les moyens que nous venons de définir pour parvenir à une foi adulte sont nécessaires. Ils ne sont pourtant pas les seuls, même s'ils constituent l'essentiel. A partir de l'expérience, fût-ce la plus fournie, leur inventaire ne peut que demeurer incomplet. Aussi bien n'est-il pas sûr que nous ayons rencontré

une seule fois un homme véritablement adulte. Cette maturité est un état limite vers lequel nous tendons, duquel nous participons sans jamais le posséder totalement. C'est pourquoi le durcissement auquel nous sommes obligés pour définir les qualités nous permettant de parvenir à la foi adulte paraîtra la plupart du temps injuste. Il est inévitable qu'il en soit ainsi.

Cependant nous avons voulu marquer un point de départ essentiel : la nécessité d'une réponse directe et lucide à Dieu, et aussi les moyens essentiels de parvenir à cette réponse qui sont la faculté de se rendre un compte de s'adapter au réel. C'est en se fondant sur ces deux sortes d'éléments que nous estimons possible d'édifier la construction de notre foi et que nous espérons y avoir contribué, pour notre humble part.

Fundação Cuidar o Futuro



Rapport présenté à STRASBOURG

x x x x x x x x x x

Le but que nous nous sommes proposé consiste à rechercher par quels moyens nos groupes permettent de former des chrétiens adultes.

L'adulte chrétien est celui qui saura réaliser l'unité de sa vie, l'équilibre et l'harmonie de sa personnalité. Ce que l'on peut exprimer en disant qu'il lui faut spiritualiser, découvrir la dimension chrétienne de sa vie sociale et faire aboutir sa foi et sa spiritualité dans le concret de sa vie.

Le souci qui doit commander le rôle de nos groupes doit être celui d'un apport tant humain que spirituel, en même temps que celui d'un aboutissement dans le concret, double préoccupation qui tentera d'amener chacun à réaliser l'unité de sa vie, et par là d'être plus apte à affronter l'existence qui nous attend à la sortie de nos facultés.

I - Recherche et information.

Notre devoir d'état, le premier qui s'impose à nous, étudiants, est de prendre au sérieux nos études. La tentation du bachotage sera amoindrie si les études sont replacées dans leur véritable perspective. Bien qu'il arrive que ce ne soit que théoriquement, elles sont avant tout une préparation à la profession. C'est de ce fait qu'il faut prendre conscience en même temps que de celui de l'importance du choix de cette profession elle-même. Un chrétien ne doit-il pas l'envisager comme un service et comme le principal moyen de réaliser le dessein de Dieu sur lui ?

Le domaine de la recherche et de l'information qui nous permettent d'approfondir certains aspects de notre connaissance et aussi de nous situer dans le monde et dans notre société ouvre un éventail très large que nous aurions mauvaise foi à vouloir explorer à fond. L'effort qui s'impose à nous est d'envisager les problèmes soulevés dans la réalité objective. C'est à un équilibre de la réflexion et de l'action que nous devons aboutir.

Le cadre dans lequel se fait cette recherche et est donnée cette information est généralement celui des réunions. Le contenu de ces réunions est très divers. Il doit répondre à quelques préoccupations essentielles : nous ouvrir au monde et à la connaissance - disons plutôt l'attention, aux hommes jusqu'aux plus éloignés géographiquement ou socialement, nous faire prendre conscience de la réalité de notre situation en 1956, nous permettre de prendre une position personnelle autrement qu'à partir de préjugés sociaux ou religieux. Citons quelques points essentiels. Nous éprouvons la nécessité d'une information politique, au sens large du mot, et sociale ou plus précisément syndicale. Dans combien de cercles universitaires se trouvent affichées les réunions d'information organisées par l'A.G. ? Les préoccupations soulevées par nos études et certains problèmes qu'elles posent devraient être éclairés chrétiennement. Une place doit être aussi accordée aux problèmes culturels et artistiques, nous pensons particulièrement au cinéma, art et langage de notre siècle, et que nous ne devons pas nous contenter de voir dans l'optique de la C.C.C.



II - La formation religieuse.

La formation religieuse est donnée d'abord par l'enseignement. La connaissance de base que peut nous donner l'enseignement de nos groupes ne doit ou ne peut être acquise suivant n'importe quelle méthode. C'est dans la façon de le présenter que peut être enseigné le Dieu Vivant. Le danger le plus fréquent et auquel il n'est pas facile de remédier est celui de la passivité. L'enseignement universel et objectif doit amener ou être l'occasion d'une réflexion personnelle. L'aumônier peut donner, avant de traiter telle question, des références que chacun pourra utiliser pour étudier cette question. Un échange de vues sera, dans ces conditions, beaucoup plus fécond. Je n'ai qu'une expérience précise à vous signaler, qui présente son intérêt et ses inconvénients. Elle est actuellement employée au groupe de Lettre de Strasbourg. A propos d'une étude du Sermon sur la Montagne, se sont constituées des équipes de 3 ou 4 qui, documents à l'appui, et par une recherche en commun, approfondissent chacune une des Béatitudes. Chaque semaine, le résultat de ces investigations est exposé devant tout le monde et donne lieu ensuite à une discussion à propos des problèmes soulevés et surtout des conséquences que cela implique dans notre vie d'aujourd'hui.

Une lecture suivie de l'Evangile avec discussion et échange est un enrichissement incontesté. Cette lecture peut se faire de la façon la plus efficace dans le cadre d'une équipe restreinte, c'est à dire d'un maximum de 10 participants. C'est une méthode qui a fait ses preuves et est déjà expérimentée dans certains groupes. Les Lettreux de Strasbourg ne l'ont réalisée jusqu'ici qu'irrégulièrement et imparfaitement. Cette lecture d'Evangile doit nous mener à toucher les aspects concrets de la vie, tels que chacun les découvre. La mise en commun et l'échange de préoccupations ou de difficultés, qui devraient se faire aussi souvent que possible en la présence de l'aumônier sont le facteur d'une interéducation et d'un cheminement spirituel à plusieurs. Le but de toute étude biblique comme de l'histoire et de l'enseignement de l'Eglise est une découverte du fait de la Révélation et de sa signification pour un chrétien, une prise de conscience, nous engageant personnellement, du dessein de Dieu.

Dans la vie de nos groupes, de nos communautés étudiantes, la messe occupe une place centrale et essentielle. Nous devons prendre conscience et aider nos camarades à prendre conscience de la valeur de la messe dans notre vie et du sens que lui a donné le sacrifice du Christ. La vie sacramentaire exige une connaissance des sacrements comme signes de vie.

L'approfondissement d'une recherche de foi doit se faire en répondant dans nos groupes à des problèmes qui se posent à nous, dans notre affrontement au monde, lors d'un engagement, durant l'exigence d'une prise de position. Nous devons, dans nos groupes, être informés de la position de l'Eglise à l'égard des grands courants de pensée, de certains mouvements politiques, d'événements de répercussion mondiale. Nous n'avons pas à être a priori anti communistes parce que chrétiens, mais à savoir exactement pourquoi l'Eglise ne peut admettre l'idéologie marxiste, sans pour cela être le soutien du "bloc occidental". Il y a des déclarations officielles sur des points bien précis, ou des encycliques récentes que de non chrétiens discutent alors que nous n'en soupçonnons pas l'existence. Les problèmes de foi personnels dont l'urgence ressort à propos d'un engagement politique ou syndical doivent dans nos groupes être envisagés

et dans la mesure du possible, solutionnés, non seulement par un entretien avec l'aumônier, mais par un effort commun de recherche sincère. Pourquoi les chrétiens ont-ils peur de se tromper ? Mais si l'un de nous s'engage sur une fausse route, c'est à ses frères dans la foi de l'aider à se resituer, et ceci dans la charité et la compréhension. L'exigence d'apporter une aide personnelle à nos frères sur le plan moral et religieux existe. Elle devrait exister sur le plan du groupe catho en général. En fait, elle n'est réalisable qu'au sein même d'une petite équipe ou de plusieurs équipes formées d'individus se connaissant bien.

III - Responsabilité en engagement.

Nous disions tout à l'heure que toute réflexion doit avoir un aboutissement dans la vie pratique, que notre spiritualité doit déboucher dans le concret. Prendre en charge une responsabilité ou s'engager dans une action efficace sera aussi bien le remède à porter au risque de sombrer dans la plus mauvaise "cogitation" intellectuelle comme le moyen d'atteindre une maturité personnelle par un affrontement à des difficultés, à un monde rugueux. Des responsabilités prises dans notre vie étudiante ont une valeur formatrice aussi bien technique qu'humaine. Elles constituent aussi un apprentissage. Demain d'autres responsabilités nous attendent dans notre vie familiale, professionnelle, politique, c'est en se frottant dès aujourd'hui à des réalités peut-être moins vitales que l'on pourra les assumer.

Fundação Cuidar o Futuro

x x x x x x x



LA FOI AU DIEU VIVANT

* * * * *

Il n'y a pas de vie qui n'implique une croissance progressive. Au cours de son existence, l'être humain passe comme tous les vivants par des stades successifs d'équilibre. Chacun de ces stades comporte pour lui une certaine vision du monde et une certaine adaptation des forces et de l'intelligence à la réalité environnante. Il arrive cependant que des retards se produisent dans son évolution, il se trouve alors adapté à certains secteurs de la réalité tandis qu'il conserve dans d'autres les modes de perception et de réaction qui le caractérisaient à l'âge antérieur. Tout un aspect de sa personnalité se trouve ainsi dans une situation d'arriération psychologique que l'on peut qualifier d'infantilisme. Ces infantilismes manifestent souvent un déséquilibre et une fragilité de jugement qui déconcertent ceux qui les constatent, notamment lorsqu'ils se rencontrent chez des hommes ou des femmes qui paraissent au premier abord capables d'action et d'initiative.

Au cours du travail entrepris cette année par la Fédération, nous nous sommes efforcés de reconnaître les différentes formes d'arriération qui peuvent affecter le développement de la personnalité religieuse. Notre but était d'en déterminer les causes et d'étudier la pédagogie que peuvent employer les groupes pour les dominer. Nous avons remarqué que nombre d'étudiants attestent dans l'ordre religieux une surprenante puérilité ou au moins un manque total d'initiatives personnelles. Certains d'entre eux semblent n'éprouver les réalités religieuses que d'une façon affective et ne jamais discerner les conséquences que leur foi doit avoir dans la vie. Leur sentiment religieux, dépourvu de toute justification rationnelle, apparaît à certains moments et disparaît à d'autres sans motifs clairs, et il semble se réduire à une passivité dont la conscience ne contrôle pas le déroulement. Une telle vie religieuse ne peut pas avoir d'action sur les orientations profondes de la vie.

Une série d'enquêtes menée dans les différents groupes a mis en relief ces divers points et a souligné combien la foi de certains étudiants semble compartimentée, c'est à dire dépourvue de relations à une représentation du monde et aux conduites ordinaires de la vie. Elle a montré également qu'une telle attitude demeure individualiste, c'est à dire incapable de porter des conséquences collectives. Enfin, elle a fait apparaître combien ce sentiment est fragile et inconstant.

Un fait particulièrement inquiétant s'est imposé à notre attention. La plupart des infantilismes qui subsistent à l'âge adolescent disparaissent lorsque les affrontements de l'action obligent le caractère à se tromper et l'intelligence à s'objectiver. Or, un examen rapide de l'attitude de beaucoup d'adultes oblige à conclure que ce processus de maturation ne se produit pas pour eux sur le plan religieux. Ils semblent à 40 ou 50 ans avoir gardé les élans d'affectivité non dominés et la séparation radicale entre le sentiment et la vie qui les caractérisaient à 15 ou 16 ans. Il faut donc dire qu'au moins dans de tels cas, l'évolution normale de la vie n'a pas suffi à résoudre les infantilismes. Ces hommes ou ces femmes restent toute leur existence incapables de dépasser les gestes ou les dispositions qu'avait élaborés leur religion d'enfant. D'où peuvent venir de telles fixations qui rendent ceux qui les

2

subissent incapables de reconnaître le sérieux du christianisme ? Ne sont-elles pas les conséquences d'une insuffisante annonce du mystère chrétien aux âges décisifs de l'entrée dans la vie ? Une présentation authentique du Dieu Vivant n'est-elle donc pas pour nos groupes une exigence fondamentale à laquelle ils ne peuvent manquer sans risquer de maintenir les étudiants dans des infantilismes désolants ?

I Sens du sacré et foi vivante.

La plupart des adolescents ou des adultes dont l'attitude religieuse est marquée par le compartimentage ou la sentimentalité semble ne pas connaître le Dieu Vivant et n'éprouver qu'un sens du sacré flou. Il y a, en effet, une différence fondamentale entre le sens du sacré et la foi vivante. Il n'y a pas de foi vivante sans sensibilité au sacré, mais il peut y avoir sensibilité au sacré sans foi vivante. Le sens du sacré n'est pas toujours personnel, il peut n'impliquer que le pressentiment de forces obscures et mystérieuses qui environnent l'existence et auxquelles il faut satisfaire par l'exécution d'un certain nombre d'actes religieux. Lorsqu'un individu n'a pas discerné que Dieu est un Dieu Vivant et lorsqu'il n'a pas entendu sa parole, sa religion reste une religion de crainte de forme assez primitive, l'attente de communion et la capacité d'action qui marquent en profondeur sa personnalité ne peuvent pas déboucher en elle. C'est pourquoi il y a nécessairement dans ce cas un divorce entre l'élan profond de la liberté et les attitudes religieuses. Celles-ci restent une parenthèse dans le développement de la vie ; elles sont ressenties plutôt comme une faiblesse que comme une promotion spirituelle.

Qu'est-ce donc que le sens du sacré ? Il est très difficile de le définir, on peut seulement le décrire. Un homme perçoit le sacré à partir du moment où il reconnaît que des forces sur lesquelles il est sans pouvoir pèsent sur son univers familier. Quelles sont ces forces ? Rien qu'il puisse définir et être en mesure d'atteindre, mais pourtant d'irrésistibles puissances. Le sacré provoque dans l'esprit le saisissement du mystérieux. Lorsqu'un homme est en face du sacré, il a l'impression que toutes ses capacités ordinaires d'action sont tout à coup devenues vaines et qu'il doit subir un pouvoir souverain sans être capable d'édifier contre lui autre chose que des barrages fragiles.

Certaines expériences de la vie font mieux apparaître comment se découvre le sacré. Ce sont par exemple les expériences de la maladie ou de la mort. Un garçon est en pleine vie, il a du succès dans ses examens, il envisage l'avenir avec optimisme, il se croit maître de son existence et du milieu dans lequel il vit. Or, tout à coup, ce garçon est atteint par une maladie qui vient briser ses perspectives d'avenir et le laisse désemparé. Il doit constater que des forces plus puissantes que celles sur lesquelles il avait du pouvoir le dominent ; il pressent qu'autour de lui, enveloppant sa vie, existe le sacré. Il renonce alors à la suffisance qu'il manifestait jadis, c'est à dire au sentiment qu'il avait d'être maître de lui et du monde ; il admet l'inconnu, soit en se révoltant contre lui, soit en l'acceptant dans une attitude de confiance.

On pourrait en dire autant de la présence de la mort. Un homme placé en face de la mort discerne que toutes les sécurités qu'il avait jusqu'à présent lui échappent et qu'il est maintenant devant un au-delà de son pouvoir ou de son imagination. Cet au-delà est réel, il est vainqueur de toutes les assurances



dans lesquelles le sujet se confiait jusqu'alors, c'est le sacré avec sa force et son mystère. Lorsque nous sommes de même en face d'un cadavre nous avons la même impression de sacré. Quelqu'un que nous aimions, avec lequel nous avons vécu jusqu'alors familièrement est auprès de nous, mais il est là comme un absent, nous reconnaissons la forme de son visage et de son corps et pourtant il n'est plus rien, il est présent dans un autre monde qui s'est installé au coeur même de notre univers. Il est un témoin de l'au-delà. Lorsqu'un très grand amour se réalise, un jeune homme ou une jeune fille qui menaient jusqu'alors une vie dans laquelle tout semblait soumis à leur pouvoir reconnaissent aussi l'entrée du sacré dans leur existence. Celui ou celle qu'ils aiment portent en eux un infini ; ils ne peuvent pas se réduire à des schémas de pensée ou être forcés par une technique de conversation ou de commandement ; ils existent comme des infinis, ils attestent le sacré.

Ainsi le sacré est ce que l'homme ressent comme enveloppant sa vie, pesant sur elle et ne pouvant jamais se réduire à du déjà connu. Le sacré est plus fort que l'homme et il se moque de toutes les assurances que l'individu croit posséder. En face du sacré, l'individu est donc déconcerté, sans armes ; il se laisse prendre par la crainte, ou, au contraire, par le désir de pénétrer dans l'inconnaissable. Cette découverte de forces mystérieuses qui environnent l'existence produit en effet un double sentiment : la terreur et l'enthousiasme. La terreur, parce que l'individu sait qu'il ne peut rien faire contre une puissance invisible et irrésistible qui peut l'écraser, il cherche alors une protection qui lui permette d'endiguer l'influence du sacré et de sauvegarder un minimum de joie humaine ; l'enthousiasme, parce que le sacré n'a pas de frontière et qu'il porte en lui la puissance de l'infini. Or tout homme a un désir de plénitude et il discerne d'instinct que les limites de son monde ordinaire ne pourront jamais suffire à la lui faire trouver. C'est pourquoi, lorsqu'il ressent la proximité du sacré, il est saisi par le désir de se laisser emporter par cette puissance mystérieuse qui est venue jusqu'à lui. Il désire l'extase, c'est à dire la participation à cet au-delà du limité et du sensible que comporte toujours le sacré. Ces deux attitudes de terreur et de fascination forment le substrat de la conscience religieuse élémentaire et elles expliquent les attitudes contradictoires que les mêmes personnes prennent lorsqu'elles sentent l'approche du sacré : d'une part l'effort pour masquer le sacré et pour se divertir de lui, d'autre part le désir de se laisser prendre par lui et entraîner dans la plénitude qu'il signifie.

Il y a une antinomie entre le sens du sacré et la liberté humaine. Dans un cas comme dans l'autre, soit par la terreur, soit par la fascination, l'homme est rendu comme étranger à lui-même, "aliéné", comme diraient les marxistes ; dans le premier cas, la peur l'écrase et lui ôte la capacité d'initiative et la confiance en soi nécessaires pour accomplir une oeuvre personnelle ; dans le deuxième cas, la fascination le rend également étranger à lui-même, car le désir qu'il a de se perdre dans le sacré et de voir se dissoudre toutes les frontières de sa personnalité détruit son équilibre et le détourne de l'étude méthodique du réel qui permet seule d'acquérir une certaine puissance sur le monde et sur soi-même.

L'enfant est particulièrement sensible au sacré. Il vit, en effet, dans un univers dont il n'est pas le maître : ses forces ne sont pas encore développées, son intelligence n'a pas acquis la maîtrise de la réalité environnante,

il n'a pas su par l'analyse ou par l'affirmation de soi s'imposer aux milieux qui l'entourent et discerner les lignes de force à travers lesquelles il pourrait imposer sa volonté. Il est sans cesse environné par des ensembles qui l'éblouissent et en même temps l'accablent : l'autorité de ses parents, la discipline de l'école, les usages de la ville ou du village dans lequel il habite. Spontanément, il respecte cet ordre qui environne sa vie et la domine. Il se soumet à ses parents, il attend que ses maîtres le guident vers un monde où il sera heureux, il est saisi par la majesté ou la force de la vie sociale. Il sait que par lui-même il ne peut se protéger ni trouver ce dont il a besoin pour vivre, c'est pourquoi il se confie à ceux qui pour lui possèdent la science de tout et il attend d'eux la protection, la nourriture, la stabilité. Pour lui le milieu social et le milieu familial possèdent une grandeur sacrée. Il entrevoit d'ailleurs qu'au-delà de ces puissances qui commandent sa vie il en existe d'autres dont les premières ne sont qu'un reflet et qui ont elles aussi une influence décisive sur son être. Il sent que des correspondances mystérieuses existent entre toutes les réalités et qu'une force située au-delà du visible commande l'influence de tout ce qui règle sa vie.

L'enfant est donc naturellement religieux et la religion se porte pour lui sur un tout indissociable comportant en même temps les autorités familiales ou sociales qui l'environnent et le monde invisible dont l'action soutient les premières. Lorsque l'enfant mène une existence heureuse, il aime spontanément le sacré bien que celui-ci revête à certains moments pour lui des formes terrifiantes. En effet les puissances absolues qui l'environnent lui permettent de se développer et de façonner avec d'autres enfants dans le jeu un monde qui est, lui, dépourvu de sacré et dans lequel ses forces se développent à l'aise. Lorsque certains événements familiaux ou certains déchirements de l'équilibre social viennent peser sur sa vie, l'enfant est déconcerté, il retrouve alors le sentiment de peur que comporte souvent le sens du sacré. L'attitude religieuse de l'enfant se traduit par le respect et la docilité : il se soumet spontanément à l'ordre que lui imposent les puissances mystérieuses qui environnent sa vie. Cet ordre est fait d'un certain nombre d'usages familiaux, scolaires ou locaux, d'un certain nombre d'interdictions morales qu'il ne doit pas enfreindre et de pratiques religieuses quand il a une éducation religieuse. Se soumettre à ces interdictions et à ces pratiques c'est reconnaître la valeur du sacré et accepter la stabilité qu'il garantit à la vie. Pour l'enfant, cette soumission est la condition même de sa spontanéité et du développement de sa force, c'est à dire du jeu. Lorsqu'il refuse de se soumettre aux commandements ou d'accomplir les pratiques qui sont d'usage dans son milieu, les puissances qui environnent sa vie se déchaînent et provoquent dans son univers des catastrophes dont il ne peut pas mesurer les conséquences.

Ainsi se constituent spontanément pour l'enfant deux secteurs : celui du jeu dans lequel sa spontanéité se déploie et dans lequel il forge peu à peu sa liberté et sa pensée et celui des observances auxquelles il se soumet pour rester en sécurité. Sa religion, sous sa forme élémentaire, est donc naturellement compartimentée, affective et individualiste : elle implique la fidélité à des défenses et à des pratiques et le sentiment très vif de la puissance du sacré, mais elle ne rejoint pas ordinairement l'univers du jeu dans lequel se forge la personnalité infantine. Il ne faut pas demander plus à l'enfant, car ses forces n'étant pas encore développées et son intelligence n'ayant pas encore pris son essor, il ne peut être question pour lui d'établir une unité dans la vie. En effet, les éléments qui assurent sa fermeté lui viennent de l'extérieur



tandis que le développement de ses forces et de sa pensée ne débouche que dans le jeu. C'est seulement au moment où le jeu disparaît et où l'application volontaire de l'intelligence au monde extérieur se met à commander la vie que peut se poser le problème de l'unité de la vie.

L'adolescent, au contraire, est hanté par le désir de réaliser l'unité dans sa vie. Il sent que des forces nouvelles se développent en lui et que son intelligence et sa volonté d'action, qui s'exerçaient jusqu'alors dans le jeu, sont faites pour s'appliquer à la possession du monde. Il se trouve en face d'une tâche immense à accomplir : celle de se faire soi-même en acquérant son indépendance. Comme, par ailleurs, il découvre qu'il n'est pas pris au sérieux et que ceux qui l'entourent continuent à vouloir le régir de l'extérieur, il se durcit et se reforme en lui-même. Il cherche, par une observation minutieuse des réactions ou des faiblesses de ceux qui l'entourent et par des efforts répétés pour s'imposer à eux, à forger sa personnalité et à prouver à ceux qui ne veulent pas le prendre au sérieux qu'il est capable d'agir en homme lui aussi.

C'est dans un tel contexte que se pose pour l'adolescent le problème religieux. Le sacré qu'il ressentait, enfant, comme une puissance favorable au développement de sa vie et à laquelle il se pliait par l'accomplissement des commandements et des pratiques religieuses lui apparaît maintenant comme hostile, ainsi que le milieu familial ou social dans lequel il se trouve. Il se refuse en effet à subir un ordre de pratiques ou de commandements non repris et critiqué par son intelligence. Il ne veut plus être en tutelle. Or, les forces sacrées qui enveloppent sa vie, et dont la puissance familiale lui paraît le symbole, semblent vouloir le maintenir en tutelle et empêcher l'exercice de sa personnalité naissante. C'est pourquoi l'adolescent éprouve une véritable frénésie de critiques et de doutes. Il cherche à ébranler ce qui forme le cadre ordinaire de sa vie et il se demande quelles sont les justifications des interdits ou des usages auxquels on lui demande de se soumettre. Les crises religieuses de l'adolescence viennent toujours de la revendication d'une liberté qui prend son essor contre un ordre qui semble vouloir la maintenir dans l'univers du jeu.

Cependant, l'adolescent éprouve en même temps d'une manière très puissante la séduction de l'infini. La liberté qui se forme en lui ne veut pas s'arrêter à des limites. Elle est impatiente devant toute frontière ou devant tout ordre fixé à l'avance. Le même motif qui la pousse à briser tous les cadres dont la discipline familiale l'avait entourée la rend attentive à la fascination du sacré. Elle refuse la terreur ou la crainte, mais elle désire "l'extase". Le monde étroit que l'adolescent commence à discerner autour de lui ne satisfait pas celui-ci, car il veut un déploiement de sa personnalité qui ne serait arrêté par aucune frontière ou par aucun ordre défini. Il devient alors extraordinairement attentif aux appels de l'infini, et lorsqu'une présentation authentique des mystères chrétiens ne lui est pas donnée, il cherche dans une voie différente des pratiques de son enfance la satisfaction des besoins religieux nouveaux qui s'éveillent en lui.

Tout cela, cependant, reste chaotique. L'adolescent, bien qu'il désire s'affranchir de l'ordre qui a porté son enfance, sait que sa vie est encore fragile et qu'il a besoin d'être soutenu par un ordre stable. Malgré l'impatience qu'il éprouve vis à vis de cet ordre, il se soumet encore à lui, quoi qu'à contre-cœur, la plupart du temps en pressentant qu'un infini peut s'ou-

vrir à lui à travers leur accomplissement, car le désir d'absolu qu'il éprouve alors renouvelle son attente religieuse.

Cependant, si rien de nouveau ne lui est apporté, dans l'ordre de la manifestation spirituelle, la religion dans laquelle il se maintient se constitue peu à peu pour lui en dehors de la vie. Le double secteur qui existait chez l'enfant entre une personnalité s'affirmant par le jeu, et une soumission à l'ordre sacré va chez lui en s'accroissant. Le jeu fait place à la volonté d'affirmation personnelle, à l'esprit critique et aux efforts développés dans le secret pour acquérir prestige et puissance. La religion devient radicalement étrangère à tout cela sans qu'une délimitation précise puisse s'établir entre ce qu'elle apporte et ce que recherche l'adolescent dans la mesure où, d'une part le sentiment de sa fragilité, et d'autre part son désir d'infini rendent celui-ci encore profondément dépendant du sacré. C'est alors qu'apparaissent les infantilismes : les observances religieuses limitées au maintien d'un certain nombre de pratiques ou de commandements et appuyées sur des dispositions affectives incommunicables sont de plus en plus extérieures au développement de la personnalité.

À l'âge adulte, de profonds changements s'introduisent dans l'attitude religieuse des individus, au moins en un pays comme le nôtre. Le développement des forces personnelles, l'accroissement de la capacité d'action sur le monde et de la réflexion technique font disparaître en grande partie le sens du sacré. Il est caractéristique de voir, qu'au moins dans les milieux populaires, la pratique religieuse disparaît presque complètement, aussi bien chez les femmes que chez les hommes, entre 30 et 50 ans. L'aisance que l'adulte acquiert dans le maniement du monde fait évanouir en lui le sentiment d'un au-delà sur lequel il serait sans pouvoir. Les puissances sacrées qui commandent l'existence ordinaire et en face desquelles l'homme est dénué ne sont plus remarquées par les individus profondément engagés dans l'action. Le mystère disparaît pour eux et fait place au problème. Ils pensent que ce qui les menace et reste pour eux inconnu n'échappera pas toujours à leur pouvoir. L'actuel développement de la civilisation technique semble renforcer encore cette insensibilité au mystère d'un monde invisible. En effet, la culture contemporaine persuade tous ceux qu'elle forme du caractère infini du pouvoir humain. Les succès qu'a remportés la science et l'organisation industrielle dans la transformation du monde font penser à ceux qui ont le goût de l'action que rien ne peut échapper d'une manière définitive au pouvoir de l'homme. La perspective d'un progrès continu dans la maîtrise du monde entièrement opéré par les efforts de l'homme reste encore l'idéal de beaucoup de nos contemporains.

Cependant, cette représentation du monde ne peut pas persister toujours. Quelle que soit l'assurance que nos contemporains peuvent trouver dans un univers qui leur semble dépourvu de tout mystère, ils sont obligés de constater un jour ou l'autre, d'une manière vivante, les limites de leur pouvoir, et d'apercevoir de nouveau devant eux le sacré sous sa forme la plus déconcertante. C'est ici qu'il faudrait rappeler les expériences de la maladie, de la mort, de la naissance, de l'amour dont nous avons parlé en commençant. Il faudrait aussi évoquer certaines rencontres, que nos contemporains peuvent faire, d'hommes ou de groupes d'hommes qui vivent d'une manière différente d'eux-mêmes et qui semblent attester par leur être l'existence d'un autre monde. En face de ces expériences, les adultes de notre temps sont en général déconcertés ; ils ne savent pas ce qu'elles signifient mais ils pressentent en les éprouvant qu'une vérité

essentielle pour leur bonheur a été oubliée par eux. Quelquefois ils retrouvent dans de telles circonstances le sentiment de crainte sacrée qu'ils avaient éprouvé dans leur enfance. Dans certains cas ce sens du mystérieux ne fait chez eux qu'une réapparition temporaire et la vie familière reprend le dessus. Les nécessités de l'action, le goût de l'efficacité s'emparent à nouveau du sujet et il redevient sensible au sacré.

Dans d'autres cas, au contraire, cette sensibilité au sacré réveillée demeure, mais faiblement, comme une impression floue. L'adulte se soumet alors d'une manière régulière à des pratiques religieuses notamment lorsqu'il les trouve en usage dans son milieu. Cependant, dans un cas comme dans l'autre, ces révivances du sens du sacré ou cette permanence de pratiques demeurent étrangères au cours de la vie active de l'individu. Ce que l'adulte retrouve en fait de sens religieux, ou ce qu'il garde, se marque dans sa vie par des pratiques et des observances qui sont en effet celles de l'enfance. Comme c'est à cette époque que le sentiment du sacré s'imposait à la conscience de la manière la plus forte, dès qu'il reparait l'individu cherche spontanément à se couler dans les attitudes ou les sentiments qui le mettaient dans sa jeunesse en communication avec le sacré. Sans se rendre compte de ce qu'il peut y avoir de naïf ou même de dérisoire dans son comportement, il répète les formules qu'il disait alors, il prend les mêmes gestes et il s'efforce d'avoir les mêmes dispositions intérieures.

Tout cela est évidemment sans rapport avec l'essor qu'a pris depuis sa personnalité et avec la capacité d'action qu'elle a maintenant. Lorsque l'homme se trouve dans une période de particulière sensibilité au sacré, il ne s'aperçoit pas de cette contradiction et il oublie sa manière ordinaire de vivre, quitte, lorsque cette sensibilité l'a quitté, à reprendre ensuite son assurance par rapport aux choses et aux personnes et à cesser ces pratiques sans même remarquer qu'il laisse quelque chose d'important.

C'est ici que les infantilismes apparaissent avec le plus de force et amènent des hommes qui pensent être des fidèles à exposer la religion à la dérision de beaucoup. En effet, de tels hommes dans leurs activités professionnelles ou familiales, ou dans leurs rapports avec leurs collègues ne se réfèrent qu'à des règles d'efficacité et à des recherches de sécurité qui sont sans rapport avec les adhésions religieuses. Celles-ci n'interviennent qu'à partir du moment où ils se trouvent déconcertés et perdent leur assurance ordinaire. Ces périodes, qui sont des parenthèses à l'existence ordinaire, sont régies par d'autres principes de conduite et entièrement commandées par la crainte ou par la fascination éprouvée devant le sacré. Rien de logique ni rien de proprement constructeur ne les dirige donc, elles seront dominées par des sentiments immédiats et non par une vue cohérente du monde. Ainsi le compartimentage entre le religieux et le profane, l'affectif, l'individuel commandent tout et paraissent aux observateurs extérieurs comme autant de marques de déficiences de la personnalité. Tout homme soucieux d'unité dans sa vie ne peut manquer d'être choqué par la constatation d'une telle division, et de mépriser de tels sentiments religieux.

Pour se libérer de ces servitudes, beaucoup veulent faire un effort de démythisation, de libération de la conscience de toute crainte religieuse. Ils considèrent comme une dégradation cette crainte qui oblige les hommes à accomplir

de temps en temps des actes irréflechis ; ils affirment qu'il y a une opposition nécessaire entre l'humanisme et la religion. Cet effort explique la plupart des mouvements de laïcisation ou d'athéisme que nous constatons à notre époque. Cependant, ceux mêmes qui animent de tels mouvements pressentent eux aussi que leurs efforts seront marqués un jour ou l'autre par l'échec et que ce sentiment religieux qu'ils auront voulu banir reparaitra sous une autre forme. L'homme ne peut jamais se débarrasser totalement du sacré, c'est pourquoi il porte en lui une conscience divisée et ne peut masquer son inquiétude que par un divertissement toujours marqué de mauvaise foi.

Ainsi l'homme est dans une situation de déchirement entre le sens du sacré qu'il ne peut jamais évacuer totalement et son désir d'avènement d'une civilisation de l'homme. Cette déchirure est-elle irrémédiable, le sacré est-il foncièrement étranger à l'essor de la liberté humaine ? Les attitudes religieuses doivent-elles rester des infantilismes qui tournent en dérision la capacité d'action que l'homme veut exercer sur le monde ? On ne peut réfléchir sur l'existence humaine sans regarder ce problème de front.

II - Le christianisme, "Sacré du Dieu Vivant".

Le sacré peut apparaître comme une force obscure qui écrase comme une catastrophe ou fascine comme un abîme ; il peut aussi être une présence personnelle qui appelle à la Vie, c'est le cas du Dieu des chrétiens. Dans le christianisme, le Sacré se dit aux hommes et leur révèle son nom, il leur apprend qu'il est proche et qu'il les connaît, les aime et les appelle à la Vie. Tout l'obscur se transforme alors en lumière et la force invisible qui paraissait une puissance d'écrasement devient un dialogue de vie. Le seul remède aux infantilismes religieux est donc la découverte du Dieu Vivant. Le Dieu chrétien est créateur : il n'est pas ennemi de la liberté et de la joie humaine comme le croient spontanément ceux qui n'ont que le sens primitif du sacré. Il est un Dieu qui parle : il invite l'homme à entrer dans un dialogue dans lequel la liberté prendra son essor. Il est enfin un Dieu qui aime, ce qui veut dire qu'en le découvrant l'homme apprend à discerner le prix infini qu'il possède et à comprendre que l'existence pleine ne s'accomplit que par le don.

Le Dieu chrétien est un Dieu créateur. Le premier chapitre de la Genèse, repris par le prologue de St Jean, nous l'affirme. Le sens primitif du sacré est spontanément dualiste : il établit deux zones ; celle du profane, du familier dans laquelle l'homme peut exercer son pouvoir, et celle du sacré dans laquelle l'homme est totalement démuné. Il porte donc l'homme à considérer que le sacré est redoutable et que seul le familier est dépourvu de méchanceté. Lorsque le premier chapitre de la Genèse nous montre que tout a été fait par Dieu et que tout est bon, il fait disparaître l'opposition radicale du profane et du sacré. Il nous apprend que tout est de Dieu et porte donc un reflet de sa splendeur et que tout est aussi remis à la puissance de l'homme. Aucun être n'est étranger à Dieu et aucun être n'est étranger à l'homme. Le travail humain, loin d'être une activité par laquelle l'homme se dégage de l'emprise du sacré pour se faire un univers indépendant est une collaboration à l'oeuvre du Créateur, une communion à sa Sagesse. Ainsi la pensée de Dieu est immanente au monde ; c'est en elle que l'intelligence de l'homme trouve son critère ultime de vérité et la source de son efficacité. Il n'y a pas d'opposition entre la science et le sens du sacré ; la foi en Dieu est à la fois adhésion à l'invisible et découverte de la valeur des réalités créées.

Le Dieu chrétien est aussi un Dieu qui appelle. On ne peut ouvrir la Bible sans être saisi par l'accent particulier de la parole de Dieu. Qu'on entende ce que dit Dieu à Abraham, à Moïse, aux Prophètes ou ce qu'il nous dit par Jésus Christ, parole incarnée, nous rencontrons toujours le même ton. Dieu n'adresse pas à l'homme une parole générale, il l'appelle par son nom. En même temps qu'il se révèle à lui, qu'il lui dit qui Il est et lui découvre sa gloire, il lui donne une tâche et lui fait une promesse. La Révélation du Dieu biblique atteint donc la liberté humaine en son cœur. Dès qu'un homme entend la parole de Dieu et l'accomplit, il comprend que sa valeur personnelle est reconnue par Celui en qui tout existe, et appelée à se dépasser pour accomplir une oeuvre qui doit être à la fois de Dieu et de l'homme. Rien n'est plus grand que cette entrée de l'homme total dans un chemin que lui ouvre Dieu.

La liberté ne prend son essor que par l'appel : c'est lorsqu'il est suscité à agir qu'un homme découvre qui il est, ce dont il est capable et ce qu'il attend. C'est uniquement lorsqu'il a été appelé qu'il peut donner la pleine mesure de lui-même. Lorsque cette vocation vient non pas d'un autre homme, mais du Tout-Puissant, la liberté prend des dimensions immenses et devient créatrice d'un monde nouveau. C'est là la grandeur unique de l'histoire d'Israël. Tous ceux qui ont été appelés par Dieu à libérer son peuple ou à le faire entrer dans la Terre Promise ont pris par leur réponse une grandeur éternelle. Il ne peut pas y avoir d'opposition entre la liberté et le sens du sacré lorsque la foi reconnaît que le Sacré est celui du Dieu Vivant et qu'elle accueille son appel.

Mais le Dieu chrétien est aussi un Dieu qui aime. Lorsque nous lisons l'Evangile, nous sommes saisis par les contrastes de la Personne de Jésus. Nous retrouvons d'une part en lui la force mystérieuse du sacré : sa puissance est irrésistible, son regard pénètre les cœurs, sa parole atteste une sagesse et une nouveauté qui plonge tous ceux qui l'entendent dans la stupeur. Nous découvrons par ailleurs en lui une humilité, une patience, une proximité des humbles qui nous transporte. Au premier abord, ces deux aspects sont incompatibles. Le sacré semble impliquer rupture, écrasement de l'homme et totale indifférence à ce qui peut faire la pauvreté ou les limites de l'existence humaine ; or il est lié en Jésus à l'humanité et au respect de ce que comporte de plus fragile l'être humain. Le mystère de Jésus nous oblige à découvrir que le Sacré possède une dimension qui échappe à la conscience religieuse primitive. Le sacré du Dieu Vivant est un sacré d'amour. En d'autres termes, la force qui déconcerte et qui vient d'ailleurs en Jésus n'est pas une puissance qui brise, mais un amour qui construit et connaît ce qu'il y a d'unique en chaque cœur. C'est le don de Jésus Christ qui est sacré, ce don qui caractérise plus que tout sa puissance divine. Nous nous rappelons la phrase de Pascal : "Oh qu'il est venu en une grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voit la sagesse". Le cœur qui voit la sagesse, c'est l'homme capable de reconnaître la puissance de l'amour. Pour cet homme, l'amour du Christ possède une grande pompe et une prodigieuse magnificence puisqu'il représente plus de force que la création elle-même avec ses énergies insondables. Jésus Christ, mourant sur la Croix pour le salut du monde nous donne une science sans laquelle toutes les autres connaissances sont impuissantes à atteindre l'essentiel. Il nous apprend que le mystère Tout Puissant de Dieu est proximité aux humbles, volonté de salut, fraternité à ce qu'il y a dans l'homme de plus faible et de plus méconnu. Le Dieu chrétien n'écrase rien, il permet à chacun de trouver la pleine mesure de son être.



III - La foi au Dieu Vivant.

La persistance d'infantilismes dans l'attitude religieuse de nombre d'adultes oblige donc à reconnaître que notre action apostolique est souvent fondée sur un malentendu. Beaucoup d'hommes et de femmes qui se considèrent comme chrétiens et sont regardés comme tels par ceux qui les entourent, ne connaissent pas le Dieu Vivant. Ils ne savent pas, de cette connaissance réelle qui s'exerce par l'adhésion de tout l'être, ce qu'est le mystère de la création. Ils n'ont pas entendu la voix du Seigneur qui les appelait à accomplir avec lui le royaume. Ils n'ont pas reconnu que l'être de Dieu est amour. C'est pourquoi ils en restent à un sens du sacré qui ne rejoint en aucune manière la source de leur vie personnelle et l'élan de leur liberté.

Que faire pour remédier à de telles insuffisances ? La première solution qui se présente est la dénonciation du mal. Il semble qu'il suffise de faire remarquer à ces chrétiens à quel point leur attitude religieuse est déficiente pour qu'ils puissent la modifier. Il faut, pensent beaucoup, leur faire honte, leur montrer qu'ils vivent dans l'inconséquence et dans la superstition et leur faire apparaître que rien ne passe dans leur conduite de la charité du Christ. De tels reproches ne portent en général aucun effet, ils sont ressentis comme une profonde blessure par ceux auxquels ils s'adressent, mais ils ne leur apportent aucun élément positif parce qu'ils ne renouvellent en aucune manière leur connaissance de Dieu. En effet si ces hommes subissent dans leur vie des pratiques ou des commandements dont ils ne voient pas la justification, c'est qu'ils sont marqués par un sens du sacré qui est en eux plus fort que le rationnel. Des reproches ne peuvent qu'accentuer le sentiment tragique de division qu'ils portent en eux, ils ne peuvent pas recréer l'unité dans la conduite.

Fundação Cuidar o Futuro

Deux autres modes d'action se présentent alors. La première consiste à éliminer progressive ment le sens du sacré, à faire disparaître la terreur ou la fascination qu'il exerce et à permettre à la conduite de se développer d'une manière strictement rationnelle. Le second consiste à renouveler le sens du sacré en ses sources mêmes pour conduire au discernement du Dieu vivant. L'élimination de la terreur sacrée et des conduites déconcertantes pour la raison qu'elle provoque peut s'opérer pour des motifs d'apparente dignité chrétienne. C'est une tentation facile pour des chrétiens "évolués" de tourner en dérision des pratiques ou des observances que rien ne justifie logiquement et qui représentent une aliénation. La tentation est forte dans de tels cas de faire apparaître la pauvreté dérisoire des valeurs religieuses que reconnaît l'individu et de marquer devant lui la valeur des engagements profanes. Lorsque se remarque chez certains fidèles une tendance à se séparer des autres et à s'enfermer dans un milieu clos, il semble urgent de chercher à les rapprocher des autres hommes en leur faisant mettre de côté toutes les pratiques ou toutes les attitudes qui les éloignent des autres. Il arrive que ces invitations portent leurs fruits et que ceux auxquels elles s'adressent se détachent de ce qui constituait pour eux le monde religieux et s'engagent avec toute leur force dans la réalisation des tâches terrestres. Ce succès même représente cependant souvent un échec car ces hommes perdent progressivement tout sens du sacré et ils se mettent à mener une vie entièrement profane. Une telle pédagogie a donc comme résultat la disparition plus ou moins totale du sentiment religieux. Il n'y a donc qu'une seule voie pour faire disparaître les infantilismes religieux, le renouvellement de la foi dans ses sources mêmes. Comment peut-il s'opérer ? D'une part par une annonce authentique du mystère du Dieu Vivant selon ses trois dimensions de



création, d'appel et de rédemption ; d'autre part par une pédagogie d'ouverture du coeur, au sens évangélique du terme, c'est à dire d'attention aux signes de Dieu.

Et d'abord, Dieu est créateur, ce qui veut dire que toute réalité subsiste en lui et porte l'empreinte de sa Sagesse. Cette vérité fondamentale du christianisme dont l'ignorance implique la méconnaissance de ce qu'est Dieu est très difficile à reconnaître pour nos contemporains. En effet, la technique les a habitués à envisager que le monde est sans mystère et qu'il se réduit à un ensemble de phénomènes dont la succession et l'enchaînement sont régis par des lois. Un univers de ce type ne porte en lui rien d'autre que ce que la raison peut y découvrir, il est opaque à toute manifestation de Dieu. Or il n'y a pas de christianisme en dehors du discernement de la présence de Dieu en tout être. Il faut donc, pour permettre à des hommes d'accéder à la foi vivante, les amener à redécouvrir que chaque réalité atteste Dieu dans son existence même, qu'elle est un signe de Dieu.

Comment conduire concrètement à un tel changement de point de vue ? Par la liturgie : lorsque dans la célébration eucharistique, les groupes, les individus ou les objets sont associés à la célébration du mystère et lorsque leur grandeur est soulignée par l'annonce de la parole, leur enracinement dans l'être de Dieu devient manifeste. Le rapprochement qu'opère la liturgie entre le sacrifice du Christ et la nature purifie celle-ci et lui redonne sa puissance de signification du Créateur.

Puis par ailleurs, on ne peut aimer Dieu si l'on n'aime pas ses oeuvres. Or les réalités de ce monde ne sont pas faites une fois pour toutes, elles s'accomplissent au jour, le jour. La vie est un progrès perpétuel qui doit être conduit par l'homme. Une pédagogie de la foi au Dieu créateur doit amener les chrétiens à comprendre qu'ils ne peuvent pas servir le Créateur sans ses créations. Cette action ne doit pas se placer uniquement sur le plan sacramentaire, elle doit se tenir aussi sur le plan naturel dans la mesure même où c'est la création toute entière et toutes les personnes qu'elle comporte qu'il s'agit de servir. Une éducation de la prise de conscience des valeurs temporelles et du service de l'homme individuel ou collectif est fondamentale pour l'approfondissement du sens de Dieu. Rien n'est plus divers au premier abord que ces deux manières de découvrir la création. Cependant, le croyant ne doit jamais les disjoindre. Un discernement de la valeur de signes de Dieu des créatures qui ne conduirait pas à l'action ne fait pas reconnaître Dieu comme créant actuellement les êtres et comme les orientant vers leur développement maximum ; une action temporelle qui ne serait pas toute imprégnée par le sens de la valeur divine des êtres ne tarderait pas à être destructrice et à ruiner par la violence ou l'inconscience les valeurs mêmes qu'elle prétendrait servir.

Par ailleurs, on ne peut pas avoir foi en Dieu si on ne reçoit pas sa parole et si on n'obéit pas aux missions qu'il nous donne. Il n'y a pas de foi sans dialogue avec le Dieu Vivant ou plutôt sans ce recueillement dans lequel on laisse la parole de Dieu que transmet l'Eglise entrer au plus profond de soi et porter des fruits. Or la parole de Dieu éclaire à l'homme la situation qu'il est entraîné de vivre. Elle lui montre qui il est, ce que Dieu attend de lui et quels sont les objectifs qu'il doit poursuivre. C'est pourquoi elle ne peut pas être reçue par celui qui n'accepte pas de mettre tout en cause, de

quitter le monde fermé dans lequel il vit et de se mettre en route vers une nouvelle patrie

C'est pourquoi un groupe qui veut permettre à ses membres d'entrer dans la foi pleine doit les amener à écouter la parole de Dieu et à la laisser porter ses fruits en eux. Comment cela peut-il se faire ? D'une part par une annonce authentique de l'Évangile et des paroles de l'Ancien Testament, et d'autre part par un effort poursuivi en commun d'obéissance dans la foi à ce que Dieu demande. Cette obéissance est difficile. En effet, dès qu'il s'agit d'accueillir la parole de Dieu dans sa vie et de la laisser devenir directrice de son action, l'homme oppose une série de résistances sourdes à ses exigences. Souvent, il n'est pas conscient de ces résistances et il croit être un disciple fidèle. Seule une réflexion commune et une franchise fraternelle peut faire apparaître à chacun qu'une série de faux dieux sont établis en lui qui font obstacle au règne du Dieu Vivant.

Lorsque Dieu parle, il agit dans l'histoire et pose des actes dont il faut reconnaître la portée. Or nous avons beaucoup de mal actuellement à comprendre cela. Nous pensons spontanément que l'histoire résulte de l'interférence d'un certain nombre de facteurs sociologiques, psychologiques ou économiques. Une telle histoire ne nous engage pas, il semble qu'elle n'est en aucune manière infléchie par les choix que nous avons faits. Or la foi au Dieu Vivant nous apprend que la parole de Dieu ouvre des temps nouveaux. Le croyant doit comprendre que l'accueil donné à la parole de Dieu et à son commandement a des conséquences infinies. Admettre cette valeur unique de la parole de Dieu dans l'histoire et ses conséquences, comprendre que l'événement décisif est toujours l'accueil que nous lui donnons, notre fidélité ou notre infidélité, c'est dominer l'incertitude en un point décisif et reconnaître la souveraineté de Dieu. La victoire de la foi contre cette difficulté à croire à la puissance de Dieu sur les événements est un moment essentiel de l'entrée dans la connaissance du Dieu Vivant. Les groupes doivent permettre à leurs membres de discerner les résistances obscures qui s'opposent en eux à l'acceptation de l'action de Dieu et à sa prise au sérieux ; ils doivent leur permettre de vaincre les prestiges d'un monde qui veut faire croire que son histoire se détermine uniquement par des forces immanentes.

Enfin, le Dieu chrétien est un Dieu d'amour ou plutôt il est Amour. On ne peut croire au Christ sans attendre de lui le bonheur et sans entrer dans l'amour par lequel il est livré pour que les hommes aient la vie et l'aient en abondance. Toute présentation du christianisme qui n'amènerait pas à cette découverte ne pourrait pas conduire à la foi vivante. Cependant, pour que l'amour de Dieu soit reconnu, il ne suffit pas qu'il soit énoncé. Il est assez troublant de voir le nombre de sermons ou d'élévations pieuses qui ont répété devant des auditeurs de chrétiens que Dieu est Amour sans leur avoir fait comprendre cela d'une manière vitale. On ne connaît l'amour qu'en aimant. Ce n'est pas par l'intelligence pure que peut se discerner le don, mais en entrant soi-même dans le don, c'est à dire en permettant à la grâce de transformer notre être en don. La connaissance de l'Amour vient du rayonnement même que l'amour vécu possède en celui qui le vit. Découvrir l'amour de Dieu, c'est donc vivre soi-même de cet amour de Dieu.

Comment un groupe peut-il conduire ses membres à entrer dans la vraie charité ? En évitant d'abord l'impasse qui consisterait à émuouvoir leur pitié pour provoquer en eux dans certains cas quelques actes généreux. La charité

n'est pas une affection, elle ne se confond pas avec la sympathie ou avec un mouvement passager d'entraide, la charité est une attitude permanente par laquelle l'homme participe à la vie de Dieu Amour. La charité vient de Dieu, ce n'est pas en restant sur un plan uniquement humain de solidarité, de camaraderie ou d'esprit d'équipe qu'on entre en elle, c'est en contemplant Jésus Christ.

On est étonné de voir à quel point le Christ est ignoré par quantité de chrétiens et même par nombre d'étudiants. Il se réduit pour eux très souvent à un personnage aux contours imprécis dont on rapporte quelques paroles ou quelques épisodes, mais dont on ignore ce qui a fait l'unité de sa vie. Un immense effort doit être déployé dans toutes les communautés chrétiennes pour faire connaître Jésus Christ. Il faut que cette unité de la grandeur sacrée et de l'existence donnée qui a fait son être soit connue des fidèles. Il faut leur permettre de comprendre que c'est tout un pour lui d'être une puissance irrésistible qui ressuscite les morts et calme la tempête et d'être obéissant jusqu'à la mort et la mort de la Croix. Dans la mesure où ils auront compris que la véritable grandeur est celle de la charité et qu'en elle seulement la personnalité prend toutes ses dimensions et accède à la liberté, ils reconnaîtront le sens des paroles du Seigneur et ils seront disposés à accueillir sa grâce.

Il ne faut jamais séparer la présentation du mystère du Christ de l'appel aux engagements ou aux sacrifices que requiert notre société. Si on insiste uniquement sur ceux-ci sans montrer que la gloire du Christ est la gloire de son amour, on rend le christianisme dur et inhumain. En effet, l'homme ne peut pas se donner sans cesse, il a besoin de recevoir et d'être protégé : il ne peut donc pas se tenir longtemps dans la charité si on la lui présente comme un devoir moral, il se sentira démuné en face d'elle et contraint à l'hypocrisie. Au contraire, si l'amour de Dieu, attesté à travers le Christ, et réfractée par les saints dans toute l'histoire de l'Eglise, lui apparaît comme une plénitude d'être, comme un rayonnement de bonheur et de vie, il se laissera peu à peu façonner par lui et il comprendra ce que Dieu attend de lui.

L'Evangile nous montre que l'amour du Christ s'est toujours placé dans le cadre d'une existence semblable à la nôtre, c'est à dire comportant une succession de travaux monotones et se déroulant dans un cadre limité parmi un petit nombre de personnes. Il faut que les chrétiens comprennent que c'est dans le cadre de cette existence et au cours de circonstances apparemment modestes qu'ils doivent communier à Jésus qui est donné. Ils apprendront ainsi à aimer leur vie et les tâches qu'elle leur offre ; ils comprendront que celles-ci, aussi humbles et obscures qu'elles paraissent, sont des carrefours d'éternité dans lesquelles peut passer tout l'amour du Christ. Ils entreront alors spontanément dans la patience, dans l'humilité, dans cette humble joie au fil des jours qui sont les signes extérieurs de la véritable charité. Ceux qui les verront vivre comprendront qu'il y a en eux une présence qui dépasse les forces du monde et que le sacré du Dieu Vivant s'atteste à travers leur action.

Pour que le mystère de l'amour du Christ apparaisse aux chrétiens comme un amour actuel, il faut que l'Eglise leur soit présentée selon son véritable visage, c'est à dire comme le corps du Christ donné. Il faut pour cela que les sacrements et d'abord l'Eucharistie, dans laquelle le Christ se livre, prennent

pour eux leur force de manifestation du mystère de l'amour. Il faut aussi que l'unité de l'Eglise, son enseignement doctrinal, son gouvernement leur apparaissent dans leur vérité, c'est à dire comme porteurs du Christ et non sous un aspect seulement anecdotique ou politique. Ainsi les groupes chrétiens deviendront des milieux de charité parce qu'ils seront, au sens fort, des milieux d'Eglise, c'est à dire des milieux christiques. La foi en Dieu qui est amour s'inscrira alors profondément dans la vie de chacun. Elle stimulera en lui l'affermissement de la liberté et deviendra au sens fort une foi d'homme, une foi d'adulte.

La foi vivante est l'adhésion de l'homme vivant au Dieu Vivant. Elle se fonde en ce qu'il y a de plus intime dans l'existence personnelle, la capacité d'accueil du témoignage de Dieu et la réponse à son attente. Lorsque ces racines de la personnalité ne sont pas atteintes par l'adhésion religieuse, il ne peut pas être question de foi vivante, Dieu n'est pas reconnu dans son mystère et dans sa force. Les adultes ou les adolescents dont la vie religieuse semble commandée par quelques attitudes toutes faites sont encore loin du Dieu Vivant : ils sont prisonniers d'un sacré impersonnel dont ils ressentent à certains moments l'influence sur leur vie sans comprendre qu'il les fait vivre et qu'il les appelle.

C'est donc dès l'enfance que le mystère de Dieu doit être annoncé au chrétien. A cet âge où le sujet possède si facilement le sens du sacré, il faut le conduire au-delà d'une simple sujétion en lui faisant déjà entendre les paroles de Dieu et en le faisant vivre des mystères chrétiens non pas comme de cérémonies redoutables ou étranges, mais comme d'une réalité d'amour dans laquelle Dieu se donne. L'enfant, sans doute, ne discernera pas toutes les conséquences de ce qui lui aura été présenté alors, mais lorsque l'adolescence sera venue, la parole qu'il aura retenue pourra déployer toute sa force. Il faut qu'ensuite, au cours des années qui séparent l'enfance de l'existence adulte, lorsque le jeune est ouvert vers une vie qui se présente toute neuve à lui, Dieu lui soit montré avec une force nouvelle, comme un Dieu qui parle et qui appelle. Sa liberté naissante pourra alors se forger dans la volonté d'accomplir les tâches immenses que Dieu lui confie. L'adolescent a besoin de savoir que Dieu reconnaît son prix et lui demande de coopérer à son oeuvre.

A l'âge adulte enfin, au moment où l'individu est responsable d'une famille et doit accomplir avec efficacité une tâche professionnelle, la puissance de l'amour de Dieu doit être montrée. Le christianisme nous apprend que l'acte qui a changé l'histoire du monde et brisé les aveuglements qui tenaient l'homme captif est un acte que les réalistes de ce monde jugent inutile, la mort du Christ sur la Croix. L'adulte doit comprendre que seuls les actes d'amour unis au don du Christ ouvrent le monde à la lumière de Dieu. A cet âge où l'individu peut se durcir et considérer le christianisme comme un rêve de jeunesse que la méchanceté des hommes tient en échec, l'existence du Christ doit être présentée dans toute sa grandeur et dans toute son humilité. Elle fera comprendre comment la foi se vit au cours des jours à travers les succès ou la solitude. C'est ainsi que l'union à Dieu grandira à mesure même que se développera la personnalité. La foi adulte se confond avec l'existence lorsque l'homme est lié au Dieu Vivant dans les profondeurs de son être. Elle est simple comme l'existence humaine, elle semble fragile et dérisoire à ceux qui jugent de toute chose d'après les apparences, mais elle a la force de celui qui a vaincu par son Amour le prince des ténèbres.



LA LITURGIE DE LA SEMAINE SAINTE.

* * * * *

"Toute la liturgie réside dans le Christ souverain prêtre qui, sur la Croix, a offert pour nous son unique sacrifice : pour nous, pour l'humanité, qui se trouve ainsi associée à la mort et à la résurrection de son Sauveur, morte pour le péché et vivante pour Dieu." Dans le but de nous y faire participer, chaque jour l'Eglise représente (rend présent) ce sacrifice unique, à la messe. Mais elle s'attache à le méditer plus particulièrement dans les trois journées de la grande semaine qui, chaque année, commémorent le "mystère pascal". La célébration de ces solennités de la semaine sainte vient d'être l'objet d'une réforme promulguée par le décret "Maxima redemptionis nostrae mysteria".

"C'est l'enseignement d'une expérience commune et presque universelle : le clergé s'acquittait souvent de ces graves et solennelles cérémonies du triduum liturgique dans les nefs presque désertes des églises." Le décret déplore un tel état de chose car, dit-il : "les rites liturgiques de la Semaine Sainte valent non seulement en raison de leur dignité unique mais encore par leur efficacité pour alimenter la vie chrétienne." Aussi est-ce dans le but de voir, comme dans l'ancien temps, les fidèles y assister, qu'a été décidé ce retour à l'antique liturgie.

Ce double caractère de retour au passé, dans un but pastoral, nous le trouvons dans l'adoption d'un nouvel horaire. Retour au passé certes, puisque c'est à partir du Moyen Age seulement "qu'on commença à anticiper la célébration liturgique, au détriment du sens liturgique ; les récits évangéliques ne concordaient plus avec les représentations liturgiques qui s'y rapportaient." Mais aussi but pastoral : le travail requérant les premières heures de la journée, toutes les manifestations de la vie sociale se situent désormais dans la soirée. Mais ceci constitue un bouleversement ou plutôt "un rétablissement des perspectives et des valeurs." En effet la réforme rend aux actes liturgiques essentiels la prédominance que les paraliturgies leur avaient otée peu à peu. L'instruction qui suit le décret le note explicitement, recommandant au clergé "d'instruire les fidèles de la grande valeur de la liturgie qui, de sa nature, dépasse toujours de loin, particulièrement en ces jours, les autres coutumes et dévotions, quelque excellentes qu'elles puissent être."

Les fidèles n'ayant pu assister à la liturgie eucharistique et au "mandatum" vénéraient l'Eucharistie par des visites aux "repositoires" ou par l'assistance à des "heures saintes". Mais ces manifestations d'adoration et d'amour ne pouvaient remplacer la participation au repas eucharistique. Sans condamner ces formes de piété (il invite même les fidèles à rendre au Saint Sacrement l'honneur qui lui est dû, après la messe in coena Domini) le décret souligne les deux éléments principaux de l'office de ce jour : l'institution de l'Eucharistie, manifestation de l'amour du Christ pour nous ; et le lavement des pieds (qui reprend sa place au cours de la messe), symbole de l'amour des chrétiens entre eux. N'est-il pas souhaitable alors que tous les chrétiens se rassemblent pour célébrer ce grand mystère. "S'il est dans l'année une solennité ou toute la communauté fidèle doit s'unir, dans une action de Grâces ou Eucharistie, c'est à coup sûr en cette commémoration du repas du Seigneur." (Doncoeur)

C'est ce même désir de rendre aux éléments de l'office leur place respective qui a présidé à la réforme du vendredi saint. La liturgie de ce jour a été conservée presque intacte à travers les siècles, néanmoins le décret retouche ou élague "les parasites introduits au détriment de la substance liturgique".

La liturgie de ce jour a pour centre l'adoration de la Croix vers cette neuvième heure que rapportent les évangiles. C'est une cérémonie triomphale à laquelle nous préparant les textes de la première partie de l'office, notamment l'évangile selon Saint Jean chanté solennellement et qui présente la Passion comme la marche glorieuse de Jésus vers son Père. L'adoration elle-même de la Croix, modifiée par certains détails anciens repris en particulier aux ordines romani, trouve sa conclusion dans la communion de tous les fidèles. L'instruction précise que cette communion permettra aux fidèles "recevant dévotement le Corps du Seigneur livré pour tous ce jour-là, de recevoir les fruits de rédemption plus abondants". On a ôté à ce rite de communion "son faux air de messe proprement intolérable". Les liturgistes ont fait remarquer que jamais le vendredi n'avait comporté le Saint Sacrifice, mais que par contre, comme en témoignent les ordines romani, l'adoration de la Croix était suivie de la communion : "adorant omnes sanctam crucem et communicant".

Resterait à parler de la vigile pascalle. Depuis 5 ans déjà, Pie XII avait autorisé sa célébration suivant un nouvel ordo, dans la nuit du samedi au dimanche. Le décret rend cette célébration nocturne de la liturgie obligatoire et en rappelle les principaux éléments : célébration de la lumière, fête de l'eau, du baptême, dont nous sommes invités à renouveler les promesses, et enfin messe solennelle de la Résurrection. Signalons aussi, en passant, que le décret a modifié l'office des rameaux. Les bénédictions rituelles sont réduites au profit de la procession dont l'intérêt se trouve par le fait même considérablement majoré.

De ces grandes lignes de la réforme que nous venons d'indiquer, il ressort que le décret vise avant tout le retour à une liturgie vivante et vécue. Liturgie vivante, c'est à dire débarrassée des éléments adventices qui en cachaient l'essentiel. Mais aussi liturgie vécue ; le décret désire que les fidèles participent à cette liturgie "qui ne peut trouver sa compensation équitable dans les pieux exercices de dévotion qu'on appelle paraliturgies". Cette participation nécessite une préparation attentive : étude des textes, des rites, des symboles. C'est dans la mesure de notre effort pour nous ouvrir ainsi à la Grâce que nous serons véritablement unis au mystère pascal dont nous serons les témoins cette année encore pour le faire rayonner autour de nous.

François ROUSSELET

* * * *



LE MYSTERE PASCAL

Il n'y a pas d'autre centre de vie pour un chrétien que le Mystère Pascal. L'histoire de l'humanité commence et finit au tombeau du Christ ressuscité : "Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine", nous dit St Paul. Le dimanche est par excellence le jour du Ressuscité, et chaque matin l'Eglise célèbre le sacrement de la Mort et de la Résurrection de son "chef". Depuis l'Avent, la liturgie nous achemine à Pâques et à son complément nécessaire la Pentecôte. Les semaines qui suivent ne sont qu'un "monnayage" du Mystère Pascal. Notre vie spirituelle doit donc être toute centrée sur ce mystère auquel le carême a pour mission de nous introduire.

Il ne s'agit pas ici d'un simple souvenir. Les trois jours vécus par le Christ il y a 20 siècles ont transformé la situation religieuse de l'humanité. Chaque homme désormais revit dans l'Eglise le passage mystérieux accompli historiquement par le Fils de Dieu. Les mystères divins sont au-delà du temps et de l'espace. Le Christ les a inscrits dans l'histoire et par là a fait entrer l'humanité dans un dialogue d'Amour avec le Père. Désormais il appartient à chaque homme de prendre conscience de cet amour, de l'accepter et d'y participer.

Nous voudrions ici, à partir d'une réflexion sur le Mystère Pascal, retrouver les attitudes spirituelles auxquelles sa compréhension doit nous introduire.

1°) Mystère de l'Amour. Par sa mort, Jésus-Christ "passe à son Père" dans un acte d'amour parfait.

Jean XIII, 1 : "Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer du monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aime jusqu'à la fin".

Le Christ va rejoindre son Père. Telle est la première affirmation de ces journées. "Maintenant je quitte le monde et je vais au Père" (Jean XVI, 28). "Je suis encore avec vous pour peu de temps, puis je m'en irai vers Celui qui m'a envoyé" (VII, 33).

Le genre humain tout entier doit se donner à Dieu, mais esclave du péché, il en est radicalement incapable. La distance entre Dieu et lui est totalement infranchissable. C'est dans le Christ qu'elle est franchie. Posant dans sa mort un acte parfait d'amour pour son Père, le Christ, Dieu homme, fait poser à l'humanité cet acte d'amour.

Ce passage ne peut se réaliser que parce que Dieu le premier nous a aimés. La mort du Christ nous manifeste cet Amour de Dieu pour l'homme : "En ceci consiste l'Amour, non pas que nous ayons aimé Dieu, mais que Lui nous a aimés et a envoyé son Fils unique expier nos péchés" (I Jean IV 10).

Et la réponse à cet amour premier et fondamental du Père qui nous est manifesté par la mort du Christ est indissolublement amour du Père et amour des autres. St Jean continue (I Jean IV, 11), "Bien-aimés, si Dieu nous a aimés à ce point nous devons nous aussi nous aimer les uns les autres."

C'est ainsi que le Christ dans son amour du Père passe du monde à son Père : Jésus sachant que son heure était venue de passer du monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin.

Jésus-Christ n'a pas voulu retourner au Père par amour du Père et des hommes sans fonder réellement l'amour entre les hommes, en le leur donnant, en leur donnant cet amour premier de Dieu sans lequel ils ne pourraient vraiment s'aimer : "nous aimons parce que Lui, le premier nous a aimés" (I Jean IV 19). Le Jeudi Saint en se donnant aux hommes, il leur donne ce corps mystique d'amour qui les unit entre eux en les unissant à Dieu, réalité présente et future à la fois.

En Jésus-Christ qui retourne à son Père, nous pouvons dire que nous sommes déjà réellement entrés dans un dialogue d'amour avec Dieu. Nous sommes sauvés, rachetés, pardonnés et purifiés. Dans l'acte d'amour parfait du Fils pour le Père, nous ne sommes plus des créatures pécheresses mais des fils adoptifs, capables d'amour dans l'amour que le Christ a pour son Père. "Dieu a envoyé son Fils afin de nous conférer l'adoption filiale. Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans vos coeurs l'esprit de son Fils qui crie Abba, Père. Aussi n'es-tu plus un esclave mais un fils". (Gal 4/5 6).

Nous sommes définitivement compromis dans ce statut d'amour, celui de la filiation adoptive, et cependant nous avons à nous faire quotidiennement dans la puissance du Christ, fils adoptifs de Dieu. Tous les jours nous entrons de nouveau en dialogue d'amour avec Dieu, dialogue que nous rompons sans cesse par nos fautes, mais que le Père pardonne autant de fois qu'il est nécessaire, parce qu'il a pardonné et purifié une fois pour toutes l'humanité dans le Christ.

Nous ne pouvons d'ailleurs rester fidèles à cet esprit de filiation qu'en nous aimant à notre tour les uns les autres comme Il nous a aimés. Ce dialogue d'amour avec le Père constitue la communauté fraternelle des hommes. Et de la sorte, ce n'est plus finalement qu'un seul acte d'amour qui monte vers le Père, acte d'amour parfait parce que l'Esprit le dit en nous et le transmet à Dieu par Jésus-Christ.

2°) Mystère de la Croix. Par sa mort, Jésus-Christ passe au Père dans un renoncement total à lui-même.

Il n'y a pas de passage au Père sans un renoncement complet à soi-même, sans une destruction de soi, un arrachement de soi. L'appel à la vie divine exige une sorte de négation de sa propre condition. La mort du Christ est un sacrifice.

Parce que l'amour du Christ pour son Père et pour les hommes était total, le Christ s'est totalement renoncé à lui-même. Il nous a aimés jusqu'à en mourir. Y a-t-il plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Il n'y a pas de fidélité à l'Amour de Dieu pour nous sans renoncement, sans mort.

Mais dans le Christ, tête de l'humanité, en qui tout se récapitule, et s'accomplit, le genre humain tout entier se renonce à lui-même. L'agonie et la mort du "chef" c'est l'agonie et la mort du genre humain pécheur.

Pour ne pas croire à notre situation actuelle de "sacrifiés", de "renoncés", il ne faut pas croire au Corps Mystique.

Dans le Christ, nous sommes déjà réellement passés au Père, nous avons déjà renoncé au péché. Et la preuve, nous dit St Paul, c'est que nous possédons l'Esprit Saint qui ~~en~~ nous témoigne que nous sommes fils de Dieu.

Mais Dieu ne nous sauve pas sans nous, contre notre gré ou dans notre indifférence. C'est dans l'acte de renoncement toujours actuel du Christ que le Père nous demande de passer à Lui en pleine liberté. Renoncement quotidien et renoncement définitif.

Dans l'épître aux Romains, St Paul nous présente ces deux attitudes : nous sommes déjà des libérés du péché, des renoncés et nous avons à nous renoncer. Rom. VIII 15 : "Vous n'avez pas reçu un esprit de crainte, d'esclave, mais vous avez reçu un esprit d'adoption par lequel nous crions Abba, Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or si nous sommes enfants nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec Lui pour être glorifiés avec Lui."

Solidaires du Christ par notre souffrance, nous le sommes aussi des autres. Amour et renoncement sont inséparables. Notre communion avec les autres nous son amour dans la souffrance.

Et notre mort, arrachement définitif de notre autonomie, sera liée à celle des autres. Car c'est tout le corps de l'humanité, unifiée autour du Christ, qui se prépare par le renoncement définitif de chacun de ses membres à passer au Père. "Nous savons que jusqu'à ce jour la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement. Et ce n'est pas elle seulement, mais nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi nous soupirons en nous-mêmes ; en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps." (Rom. VIII 22 23).

3°) Le Christ est ressuscité.

C'est l'affirmation dernière et ultime de ces jours, celle en qui s'expliquent le renoncement de la créature et l'amour rédempteur du Christ pour son Père. Dans les Evangiles et les Actes des Apôtres la mort du Christ est toujours associée à sa résurrection. Si la mort est un passage douloureux, il n'en est pas moins le passage à la gloire. Pour St Jean, si l'Incarnation conduit à la Croix, elle n'atteint sa pleine efficacité que dans cette gloire. "Détruisez ce temple et en trois jours je le relèverai" (Jean II 19) "la voici venue, l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié" (Jean XII 23).

Pour St Paul qui n'a connu que le Christ ressuscité, l'économie du salut n'est pensée qu'en fonction de cette gloire que le Père procure à son Fils humilié. "Il s'est dépouillé lui-même en prenant une forme d'esclave, en devenant semblable aux hommes, et ayant paru comme un simple homme il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et même jusqu'à la mort de la Croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom." (Philippiens II 7-9).

S'il est vrai de dire que c'est la mort du Christ qui sauve le monde, il est encore plus vrai d'affirmer que c'est sa résurrection qui rend possible le salut par la Croix. L'acte du salut inscrit dans la mort du Christ s'achève dans la Résurrection. Le passage du Christ à son Père dans le renoncement et l'amour s'ouvre sur la gloire. Il n'y a pas de sacrifice et d'amour total sans gloire parfaite. Ce n'est pas une simple juxtaposition de faits. C'est la Résurrection qui, donnant son sens, c'est-à-dire en rigueur de terme, sa direction et sa signification à la Croix, lui procure sa valeur salvifique universelle.

Ici encore, le Christ n'est pas ressuscité pour lui seul. Puisqu'en Lui vit réellement l'humanité entière, son triomphe de Pâques se confond avec celui des hommes. Le monde est déjà transfiguré, passé dans l'au-delà de lui-même parce que son chef, homme Dieu est pleinement surnaturalisé.

Que dire de notre attitude actuelle, sinon que nous sommes ressuscités avec le Christ. "Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut" (Col. III 1). Et nous communions à cette résurrection par notre Baptême (lire le chapitre VI de l'épître aux Romains) : "Nous avons été ensevelis avec Lui par le Baptême dans la mort afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle".

Avant toute action personnelle pour vivre du salut, sachons que notre être tout entier a été transformé par notre Baptême. C'est l'homme nouveau de St Paul, qui vit désormais, après la ruine du vieil homme, car "ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi", et le Christ ressuscité.

La valeur de notre témoignage présent repose sur cette résurrection avec le Christ : "Ce trésor, nous le portons en des corps d'argile, pour qu'on voie bien que cette extraordinaire puissance appartient à Dieu et ne vient pas de nous" (2 Cor. IV 17). Nos actes, malgré leur faiblesse, sont des actes ressuscités, des actes divins en quelque sorte, car ils sont du Christ ressuscité qui vit en nous par son Esprit et la civilisation que nous construisons de nos mains est déjà réellement l'ébauche du Royaume de Dieu. Mais réalité présente, notre résurrection ne l'est qu'en espérance. Nous n'avons que les gages de notre transfiguration. Ils nous assurent à la fois que nous sommes transformés et que nous le serons. Réalité présente et future en même temps. C'est la réalité future qui nous assure que notre témoignage doit sans cesse se purifier de ce qui n'est pas Amour, et que le Royaume de Dieu sera tout autre que ce que nos ^{mains} humaines peuvent construire. C'est la réalité présente qui nous donne la force de la purification et nous assure que notre renoncement n'est pas une fin, mais une condition nécessaire de la vie tout autre que Dieu est en train de nous donner dans le Christ Jésus.

*

Fundação Cuidar o Futuro



V A C A N C E S 1 9 5 6

X X X X X X X X X X X X

I - CAMP FRANCO-ANGLAIS

Dates : 4-11 août

Lieu : Abbaye du Bec-Hellouin, à 50 kms de Rouen

Prix : 700 frs par jour

Programme : Cette rencontre a pour but une meilleure connaissance des deux fédérations anglaise et française. Des échanges de vues auront lieu sur "l'évangélisation du monde étudiant" par nos deux fédérations.

Nombre de participants : 15

II - ESPAGNE

Rencontre internationale franco-italiano-espagnole avec participation de quelques étudiants portugais.

Date : première semaine d'août

Lieu : Santander

Programme : Cette rencontre a le même but que la rencontre franco-anglaise. Le programme est donc : l'évangélisation du monde étudiant dans nos différentes fédérations.

Nombre de participants : 10 (cette rencontre est réservée aux garçons)

III - ALLEMAGNE

Rencontre internationale de GEMEN (Westphalie) organisée dans le cadre du magnifique château de Gemen par la K.D.S.E.

Lieu : Château de Gemen

Date : du 6 au 16 août

Prix : 3 à 5 000 frs

Voyage : 50 % de réduction sur le réseau ferroviaire allemand.

Programme : Conférences et discussions sur le thème : "Coexistence dans la vérité".

IV - SUISSE

1.) Camp international pour étudiants.

Date : du 13 au 26 août

Lieu : Chalet de GURTNELLEN (Canton d'Uri) 1 000 m d'altitude massif de
St Gothard

Prix : 80 frs suisses (voyage excepté)

Programme : promenades et excursions en montagne
Thème de discussions : "Le chrétien dans le monde actuel".

2) Camp international pour étudiantes.

Date : du 13 au 28 août

Lieu : STANS (préalpes) proximité du Lac des 4 cantons

Prix : 80 frs suisses (voyage excepté)

Programme : Promenades en montagne, visites de lieux historiques
Discussions et échanges sur le thème : La vie par la foi.

V - PÈLERINAGE EN TERRE SAINTE

Le Centre Richelieu, comme chaque année, organise un Pèlerinage en Terre Sainte.

Date : 16 juillet 12 août

Lieu : Départ de Paris, embarquement à Marseille, côtes italiennes, Egypte, Alexandrie, Beyrouth, Damas, Entrée en Terre Sainte par le Jourdain et Jéricho, Mer Morte, Bethanie, Jérusalem, Bethleem, Nazareth, Tibériade, Capharnaüm, Le Thabor, Embarquement à Haïfa, Marseille. (plus excursions facultatives)

Prix : de 49 500 à 210 frs suivant les classes

Pour tous renseignements, écrire Centre Richelieu, 8 place de la Sorbonne
Paris 5^e

Ces quelques propositions de camps et voyages sont encore incomplètes, nous attendons des précisions sur une rencontre franco-allemande à Berlin, des camps dans les Alpes italiennes, etc...

Pour toute demande de renseignements écrire au Secrétariat International
(prière de joindre 30 frs)

Fundação Cuidar o Futuro

Fundação Cuidar o Futuro